

F A B L E S
D E
L A F O N T A I N E.

In d r e y T h e i l e n.

Mit einer
Erklärung der schwerern Wörter und
Redensarten

zur
Erleichterung des Uebersetzens ins Deutsche für
den Schulgebrauch.

Kadenpreis: 1 Thlr. Sächs. oder 1 Fl. 48 Kr. Rhein.

Leipzig, bey Gerhard Fleischer dem Jüngern.
1811.



1947. 734

Vorerinnerung.

Die Fabeln des La Fontaine, eines der ersten classischen Werke der Franzosen, waren bisher für den Unterricht der Deutschen Jugend, in Hinsicht so wohl der Sprache als der Moral, bey weitem nicht so benutzt worden, als es ihre Vortreflichkeit verdient. Die Schwierigkeiten, die sich den Lehrern darstellten, dieses schöne unterhaltende und lehrreiche Werk ihren Schülern in die Hände zu geben, indem sie bey jeder Fabel genöthiget waren, die denselben unbekannten Wörter und Redensarten zu erklären, oder sie im Wörterbuche mühsam und oft vergebens aufsuchen zu lassen, waren bey den meisten die Ursachen, es aus der Zahl der Schulbücher auszuschließen.

Um jene Schwierigkeiten größten Theils zu heben und das Werk für den Schulgebrauch zweckmäßiger einzurichten, ist demselben eine Erlä-

Vor Erinnerung.

zung der schwerern Wörter und Redensarten beygefügt worden. Hierbey ist aber besonders auf Schüler in höhern Classen, oder auf Geübtere in der Französischen Sprache, Rücksicht genommen, und man findet darin meistens nur weniger gangbare, seltene oder veraltete Wörter, nöthige Redensarten, Gallicismen, Sprichwörter &c. alphabetisch aufgezeichnet, so daß dadurch der Commentar von Coste oder die weitläufige Französische Auslegung einzelner Wörter und Stellen unter dem Texte für die Deutschen in vielen Fällen entbehrlich wird.

F A B L E S

D E

L A F O N T A I N E.

THE
OFFICE OF THE
TREASURER OF THE
UNITED STATES
DEPARTMENT OF THE
TREASURY
WASHINGTON, D. C.

A

M^{GR} L E D A U P H I N. ¹

J E chante les héros dont Esope est ² le père ;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les pois-
sons :

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous
sommes.

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquê-
tes,

Quelque autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes aïeux, et les vertus des rois ;
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

(1) Fils de Louis XIV.

(2) Célèbre inventeur des fables.

L I V R E P R E M I E R.

F A B L E P R É M I È R E.

La Cigale et la Fourmi.

L A cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau !
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle :
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'oût,⁽¹⁾ foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut :

(1) Avant la moisson, avant le tems où l'on recueille les grains, tems qu'on s'est avisé de nommer oût, parce que cette récolte se fait ordinairement en août, qu'on prononce oût, comme s'il étoit écrit sans *a*.

Que faisiez - vous au tems chaud ?
Dit - elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantois , ne vous déplaie. —
Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Hé bien ! dansez maintenant.

II. *Le Corbeau et le Renard.*

MAITRE corbeau , sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître renard , par l'odeur alléché ,¹
Lui tint à - peu - près ce langage :
Hé ! bon jour , monsieur du corbeau !
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir , si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix² des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et , pour montrer sa belle voix,

(1) Attiré. Mais qui voudroit conter cette fable en prose, ne pourroit, je pense, employer un terme plus propre et plus expressif que celui d'alléché.

(2) Le plus beau de tous les oiseaux, toujours (*) unique et son espèce dans le tems qu'on dit [qu'il a paru, et si

(*) *Sunt qui adseverent unum in terris, etc.*
(TACIT. Annal. lib. VI, p. 204, ex officinâ Elzevirianâ.)

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit, et dit: Mon bon monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit
 plus.

rare (**), qu'il n'est pas trop sûr qu'il ait jamais existé. Mais que cet oiseau soit une pure fiction dont les Grecs ont osé frelater leur histoire, la beauté merveilleuse qu'ils lui ont attribuée, enrichie par les descriptions des poètes et par le pinceau des peintres, a été si fort autorisée dans le monde, que le mot de phénix est entré dans notre langue pour signifier des choses et des personnes d'une excellence extraordinaire. C'est ainsi que, dans La Bruyère, Quinault est nommé le phénix de la poésie chantante; que Boileau parlant d'un sonnet parfait, nous dit:

Que cet heureux phénix est encore à trouver;

et qu'ici le renard voyant le corbeau, qui, perché sur un arbre, tenoit en son bec un fromage, s'avise, pour l'étourdir et lui faire oublier son fromage, de lui dire que s'il a la voix aussi charmante que le plumage, il est le phénix des hôtes des bois: éloge flatteur qui ne manqua pas de produire l'effet qu'en attendoit le renard.

(**) *Nonnulli falsum hunc phoenicem credidere, nihilque usurpavisse ex his quae vetus memoria firmavit.*
 (TACIT. Annal. lib. VI, p. 204.)

III. *La Grenouille qui se veut faire aussi
grosse que le Boeuf.*

UNE grenouille vit un boeuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un
oeuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant: Regardez bien, ma soeur,
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point
encore? —
Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. —
M'y voilà? —
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas
plus sages;
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands
seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages.

VI. *Les deux Mulets.*

DEUX mulets cheminoient, l'un d'avoine
chargé,

L'autre portant l'argent de la gabelle.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,

N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchoit d'un pas relevé,

Et faisoit sonner sa sonnette :

Quand l'ennemi se présentant.

Comme il en vouloit à l'argent,

Sur le mulet du fisc une troupe se jette,

Le saisit au frein, et l'arrête.

Le mulet, en se défendant,

Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire :

Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit
promis ?

Ce mulet qui me suit du danger se retire ;

Et moi, j'y tombe, et je péris ! —

Ami, lui dit son camarade,

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :

Si tu n'avois servi qu'un meûnier, comme moi,

Tu ne serois pas si malade.

V. Le Loup et le Chien.

UN loup n'avoit que les os et la peau ,
Tant les chiens faisoient bonne garde :
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que
beau ,
Gras , poli , qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer , le mettre en quartiers ,
Sire loup l'eût fait volontiers :
Mais il falloir livrer bataille ;
Et le matin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement ,
Entre en propos , et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous , beau sire ,
D'être aussi gras que moi , lui repartit le chien.
Quittez les bois , vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables ,
Cancres , hères ¹ et pauvres diables ,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car , quoi ! rien d'assuré ! point de franche
lipée ! ²
Tout à la pointe de l'épée !

(1) Malingres , décharnés.

(2) Repas qui ne coûte rien à des impudens qui vont
y prendre part sans avoir été invités.

Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.

Le loup reprit: Que me faudra-t-il faire? —
Presque rien, dit le chien: donner la chasse
aux gens

Portant bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire:
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs³ de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons;
Sans parler de mainte caresse.

Le loup déjà se forge une félicité

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé
Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi! rien! —
Peu de chose. —

Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause. —
Attaché! dit le loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours: mais qu'im-
porte? —

Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

(3) Les restes d'un repas.

VI. *La Génisse, le Chèvre et la Brebis, en
société avec le Lion.*

LA génisse, la chèvre, et leur soeur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au tems jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussi-tôt elle envoie.

Eux venus, le lion par ses ongles compta;
Et dit: Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire:¹
Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,

C'est que je m'appelle lion:

A cela l'on n'a rien à dire.

Le seconde, par droit, me doit échoir encor:
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus
fort.

Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

(1) Seigneur ou roi, le lion étant réputé roi des animaux, comme l'aigle celui des oiseaux.

L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron ² trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contens d'eux. Mais parmi les
plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous
sommes,
Lynx ³ envers nos pareils, et taupes ⁴ envers
nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux au-
tres hommes :
On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son
prochain.

Le fabricant souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du tems passé que du tems d'au-
jourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(2) Très-petit animal, qu'on ne peut voir que par le moyen d'un microscope.

(3) Animal aux yeux très-perçans.

(4) On croit communément que les taupes n'ont point d'yeux,

VIII. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux.*

UNE hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beau-
coup vu

Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.

Il arriva qu'au tems que la chanvre¹ se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.²

Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons:
Je vous plains; car, pour moi, dans ce péril
extrême,

Je sauraim'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs che-
mine?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.

De là naîtront engins à vous envelopper,

Et lacets pour vous attraper,

Enfin mainte et mainte machine

Qui causera dans la saison

Votre mort ou votre prison:

(1) Chenevis, graine qui produit le chanvre, dont on fait la corde et le fil.

(2) Terre élevée entre deux rayons dans un champ labouré.

Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle:
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière ³ fut verte,
L'hirondelle leur dit: Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain;
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur! babillarde! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre ⁴ étant tout-à-fait crüe,
L'hirondelle ajouta: Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, ⁵ et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre,

(3) Champ où croit le chanvre.

(4) Selon le bel usage, chanvre est masculin. La Fontaine a mieux aimé le faire féminin, comme il l'est encore dans quelques provinces.

(5) C'est-à-dire ensemencée. Le mot couvert, pris dans ce sens-là, est un terme d'agriculture assez usité à la campagne, mais qui n'est pas fort connu dans les grandes villes.

Quand reginglettes ⁶ et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place ;
Demeurez au logis, ou changez de climat ;
Imitez le canard, la grue et la bécasse.

Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit
sûr ;
C'est de vous renfermer aux trous de quelque
mur.

Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisoient les Troyens quand la pauvre
Cassandre ; ⁷

Ouvroit la bouche seulement.

Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont
les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

(6) Reginglettes. Sorte de piège pour attraper les oiseaux. Ce mot, usité dans quelques provinces, est inconnu à Paris, où les oiseliens disent trébuchet, collet, etc. au lieu de reginglette.

(7) Fille du roi Priam, dont on méprisoit les prophéties, qui cependant se trouvoient toujours très-vérifiables.

IX. Le Rat de ville et le Rat des champs.

AUTREFOIS le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.⁽¹⁾

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquoit au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rô.

(1) Restes d'oiseaux d'un goût délicat, parmi les quels l'ortolan passe pour un des plus friands morceaux.

C'est assez, dit le rustique :
 Demain vous viendrez chez moi.
 Ce n'est pas que je me pique
 De tous vos festins de roi :
 Mais rien ne vient m'interrompre ;
 Je mange tout à loisir.
 Adieu donc. Fi du plaisir
 Que la crainte peut corrompre !

X. Le Loup et l'Agneau.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure.

Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,

Et que la faim en ces lieux attiroit.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité. —

Sire, répond l'agneau, que votre majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson. —
Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé. —
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quel-
qu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

XI. *L'Homme et son Image.*

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

UN homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du
monde :

Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur pro-
fonde

Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit par-tout à ses yeux

Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les mar-
chands

Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.

Que fait notre Narcisse ? ¹ Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :

Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.

Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :

Mais quoi ! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.

Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-
même.

Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes :
Et quant au canal, c'est celui

Que chacun sait, le livre des Maximes. ²

(1) On appelle Narcisse tout homme entêté de sa beauté réelle ou chimérique ; par allusion à ce que dit la fable d'un beau jeune homme de ce nom, qui devint si follement amoureux de lui-même, qu'il en perdit la vie.

(2) Celui des Maximes morales, composé par le duc de la Rochefoucauld.

XII. *Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues.*

UN envoyé du grand-seigneur
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'empereur.

Les forces de son maître à celles de l'empire.

Un Allemand se mit à dire :

Notre prince a des dépendans

Qui, de leur chef, sont si puissans,

Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée,

Le chiaoux, homme de sens,

Lui dit: Je sais par renommée

Ce que chaque électeur peut de monde fournir;

Et cela me fait souvenir

D'une aventure étrange, et qui pourtant est
vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer

Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.

Mon sang commence à se glacer;

Et je crois qu'à moins on s'effraie.

Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.

Jamais le corps de l'animal

Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.

Je rêvois à cette aventure,

Quand un autre dragon, qui n'avoit qu'un seul
chef,

Et bien plus d'une queue, à passer se présente.

Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue
aussi :
Rien ne les empêcha; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

XIII. *Les Voleurs et l'Ane.*

Pour un âne enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître aliboron.
L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

(1) Nom burlesque qu'on donne à l'âne.

XIV. *Simonide préservé par les Dieux.*

ON ne peut trop louer trois sortes de personnes ;

Les dieux, sa maîtresse et son roi.

Malherbe¹ le disoit : j'y souscris quant à moi ;

Ce sont maximes toujours bonnes.

La louange chatouille et gagne les esprits ;

Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.

Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide² avoit entrepris.

L'éloge d'un athlète ;³ et, la chose essayée,

Il trouva son sujet plein de récits tout nus.

Les parens de l'athlète étoient gens inconnus ;

Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :

Matière infertile et petite.

Le poëte d'abord parla de son héros.

(1) Excellent poëte français qui a vécu sous Henri IV. et Louis XIII.

(2) Ancien poëte grec très-célèbre, dont il ne nous reste que quelques fragmens.

(3) On nommoit athlètes ceux qui, dans la Grèce, paroissent en divers lieux et en divers tems devant de nombreuses assemblées de peuple, pour y disputer le prix de la course, de la lutte, etc.

Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux ; ⁴ ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux lutteurs glorieux ;
Elève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étoient signalés davantage :

Enfin, l'éloge de ces dieux

Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.

L'athlète avoit promis d'en payer un talent.

Mais quand il le vit, le galant

N'en donna que le tiers ; et dit, fort franche-
ment,

Que Castor et Pollux acquittassent le reste :

Faites-vous contenter par ce couple céleste.

Je vous veux traiter cependant ;

Venez souper chez moi : nous ferons bon-
ne vie ;

Les conviés sont gens choisis,

Mes parens mes meilleurs amis.

Soyez donc de la compagnie.

Simonide promet. Peut-être qu'il eut peur

De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.

Il vient : l'on festine, l'on mange.

Chacun étant en belle humeur,

Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte

(4) Frères gémeaux, fils de Jupiter et de Lédà, qui, s'étant rendus fameux par leur adresse dans les exercices du corps et par leur valeur, furent placés entre les étoiles après leur mort.

Deux hommes demandoient à le voir promptement.

Il sort de table ; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.

Ces deux hommes étoient les géméaux de l'éloge.

Tous deux lui rendent grace ; et, pour prix
de ses vers,

Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.

La prédiction en fut vraie.

Un pilier manque ; et le plafond,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.

Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète

La vengeance due au poète,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.

La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria, Miracle ! on doubla le salaire

Que méritoient les vers d'un homme aimé des dieux.

Il n'étoit fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte ; et dis premièrement
 Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
 Les dieux et leurs pareils ; de plus , que Mel-
 pomène ^s

Souvent , sans déroger , trafique de sa peine ;
 Enfin , qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
 Les grands se font honneur , dès-lors qu'ils nous
 font grace :

Jadis l'Olympe et le Parnasse
 Etoient frères et bons amis.

XV. *La Mort et le Malheureux.*

UN malheureux appeloit tous les jours
 La Mort à son secours.

O Mort ! lui disoit-il , que tu me sembles belle !
 Viens vite , viens finir ma fortune cruelle !
 La Mort crut , en venant , l'obliger en effet.
 Elle frappe à sa porte , elle entre , elle se montre.
 Que vois-je ! cria-t-il : ôtez-moi cet objet !
 Qu'il est hideux ! que sa rencontre
 Me cause d'horreur et d'effroi !

N'approche pas , ô Mort ! ô Mort , retire-toi ! *

(5) Ici Melpomène se prend pour le poëte lui-même ,
 qu'on suppose inspiré par cette muse.

(1) Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope ,
 comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci
 pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose

Enfin, n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
 Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
 Le créancier, et la corvée,²
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes :
 PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,
 C'est la devise des hommes.

Lubricos quate dentes.

Vita dum superest, bene est.

Hanc mihi, vel acutâ

Si sedeam cruce, sustine.

Ces vers de Mécénas nous ont été conservés par Sénèque. (Epist. 101.)

(1) Paquets de branches avec leurs feuilles.

(2) Travail que les paysans doivent à leur seigneur, comme une redevance.

XVII. *L'Homme entre deux âges, et ses
deux Maîtresses.*

U_N homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant

De quoi choisir; toutes vouloient lui plaire;
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant;
Bien adresser n'est pas petite affaire.
L'une encor verte; et l'autre un peu bien
mûre,

Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant, ¹

(1) Comme ce mot n'est plus d'usage aujourd'hui, La Fontaine s'est avisé fort à propos de nous l'expliquer lui-même. Il y a grande apparence qu'il l'avoit pris de Rabelais, qui dit, en parlant du soin que l'on prenoit de l'éducation de Gargantua, que chaque matin, „il étoit habillé, peigné, testonné, accoutré et parfumé, durant lequel tems on lui répétoit les leçons du jour de devant.“ (Gargantua, liv. 1, chap. 23.) Rabelais se sert encore du mot testonner dans le même sens.

C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tout moment, de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu ;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne :
Il n'est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.

XVIII. *Le Renard et la Cigogne.*

COMPÈRE le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne
Avoit un brouet clair ; il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,

A quelque tems de là, la cicogne le prie.

Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie.

A l'heure dite, il courut au logis

De la cicogne son hôtesse;

Loua très-fort sa politesse;

Trouva le dîner cuit à point:

Bon appétit sur-tout; renards n'en manquent
point.

Il se réjouissoit à l'odeur de la viande

Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit
friande.

On servit, pour l'embarrasser,

En un vase à long col et d'étroite embouchure.

Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer;

Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.

Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un renard qu'une poule auroit
pris,

Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:

Attendez-vous à la pareille.

XIX. *L'enfant et le Maître d'école.*

DANS ce récit je prétends faire voir

D'un certain sot la remontrance vaine:

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,

En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva,
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule.
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie : Au secours ! je pérís !
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-tems s'avise
De le tancer : Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis, prenez de tels fripons le soin !
Que les parens sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant, (1)
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami ! tire-moi de danger ;
Tu feras, après, ta harangue.

(1) C'est-à dire, toute personne sujette à étaler avec affectation et mal-à-propos ses lectures, sa science, et même son éloquence. Cette définition une fois admise, bien des hommes et des femmes, qui se croient à couvert du vice de pédanterie, en sont visiblement affectés.

XX. *Le Coq et la Perle.*

U N jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.
Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

XXI. *Les Frélons et les Mouches à miel.*

A L'OEUVRE on connoît l'artisan.
Quelques rayons de miel sans maître se trou-
vèrent:
Des frélons¹ les réclamèrent;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il étoit mal-aisé de décider la chose:

(1) Espèce de mouches qui s'introduisent dans les ruches des abeilles pour en piller le miel, incapables elles mêmes de composer un suc si délicat.

Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avoient long-tems paru. Mais quoi! dans les
frêlons

Ces enseignes étoient pareilles.

La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.

Le point n'en put être éclairci.

De grace, à quoi bon tout ceci?

Dit une abeille fort prudente.

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,

Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est tems désormais que le juge se hâte:

N'a-t-il point assez léché l'ours? ²

Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,

Et de fatras, et de grimoires.

Travaillons, les frêlons et nous:

On verra qui sait faire, avec un suc si doux,

Des cellules si bien bâties.

Le refus des frêlons fit voir

Que cet art passoit leur savoir;

Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!

Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!

(2) Expression proverbiale, pour dire, **sucé, exténué** les parties, en prolongeant les procès.

Le simple sens commun nous tiendrait lieu de
code ; ³

Il ne faudroit point tant de frais.

Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ;

On nous mine par des longueurs :

On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,

Les écailles pour les plaideurs.

(3) Recueil des lois destinées à l'éclaircissement et à la décision des procès, mais qui, par l'adresse des procureurs et des avocats, servent quelquefois à embrouiller l'esprit des juges, et toujours à prolonger les procès aux dépens des parties intéressées.

XXII. *Le chêne et le Roseau.*

LE chêne un jour dit roseau :

Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;

Un roitelet ¹ pour vous est un pesant fardeau ;

Le moindre vent qui d'aventure

Fait rider la face de l'eau

Vous oblige à baisser la tête ;

Cependant que mon front, au Caucase ² pareil,

(1) Fort petit oiseau. Qui voudra savoir pourquoi cet oiseau a été appelé roitelet, c'est-à-dire petit roi, n'a qu'à consulter Plutarque dans son traité intitulé, Instruction pour ceux qui manient affaires d'état, chap. 7 de la traduction d'Amyot.

(2) Haute montagne en Asie.

Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent. ³
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel: mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redou-
tables:
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces
mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût portés jusques là dans ses
flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine

(3) Comme les joncs croissent sur les bords des rivières et des étangs, ils sont sans cesse agités par les vents qui règnent dans ces endroits - là.

Celui de qui la tête au ciel étoit voisine, ⁴
Et dont les pieds touchoient à l'empire des
morts. ⁵

(4) Imité de Virgile, qui dit en parlant du chêne :

. *Quae quantum vertice ad auras*
AEthereas, tantum radice in tartara tendit.

Georg. I. II, v. 291, 292.

(5) Expression poétique, pour dire, et dont les racines
pénétraient fort avant dans la terre.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

QUAND j'aurois en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amans cette muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d'Esopé:
Le mensonge et les vers de tout tems sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions:
On le peut ; je l'essaie ; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ?
Vraiment, me diront nos critiques ;
Vous parlez magnifiquement
Ce cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus au-
thentiques

Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murail-
les,

Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière cité;
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux, ¹

Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie:
Stratagème inoui, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine...

C'est assez; me dira quelqu'un de nos auteurs:
La période est longue, il faut reprendre haleine.

Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour té-
moins.

Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules:
Il entend la bergère adressant ces paroles

(1) Princes, héros grecs.

Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu:
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la
fonte.

Maudit censeur! te tairas-tu?
Ne saurois-je achever mon conte?
C'est un dessein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les délicats sont malheureux;
Rien ne sauroit les satisfaire.

II. *Conseil tenu par les Rats.*

U_N chat, nommé Rodilardus,
Faisoit de rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit presque plus;
Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son sou;
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,

Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.

Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plutôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;

Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfueroient sous terre :

Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen:
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.

L'un dit: Je n'y vas point, je ne suis pas si sot:
L'autre: Je ne saurois. Si bien que sans rien faire

On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire¹ chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer?

La cour en conseillers foisonne;

Est-il besoin d'exécuter?

L'on ne rencontre plus personne.

(1) Voire est un vieux mot, mais si bien placé dans cet endroit, que les dames qui lisent cette fable ne s'aperçoivent pas de son ancienneté. D'où je suis tenté de conclure qu'on pourroit employer avec succès bien des mots surannés, qu'on a laissé perdre sans en mettre d'autres à la place, et qui, employés à propos, plairoient comme dans La Fontaine; ce qu'on ne peut pas dire de cette foule de mots nouveaux qu'on substitue tous les jours à d'autres très-usités, qui par-là sont en danger de se perdre.

III. *Le Loup plaidant contre le Renard,
pardevant le Singe.*

UN loup disoit que l'on l'avoit volé :
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.

Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.

Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suoit en son lit de justice.

Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit: Je vous connois de long-tems, mes
amis ;

Et tous deux vous paîrez l'amende :
Car toi, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te de-
mande. ¹

Le juge prétendoit qu'à tort et à travers,
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

(1) Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impos-
sibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce
singe étoit une chose à censurer ; mais je ne m'en suis
servi qu'après Phèdre. C'est en cela que consiste le bon
mot, selon mon avis. (*Note de La Fontaine.*)

IV. *Les deux Taureaux et la Grenouille.*

DEUX taureaux combattoient à qui posséderoit

Une génisse avec l'empire.

Une grenouille en soupiroit.

Qu'avez-vous? se mit à lui dire

Quelqu'un du peuple croassant.

Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,

Que la fin de cette querelle

Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant

Le fera renoncer aux campagnes fleuries?

Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,

Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;

Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des
eaux,

Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on
pâtisse

Du combat qu'a causé madame la génisse.

Cette crainte étoit de bon sens.

L'un des taureaux en leur demeure

S'alla cacher, à leurs dépens:

Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout tems

Les petits ont pâti des sottises des grands. ¹

(1) Ce qui revient à ce que dit Horace à l'occasion de la guerre de Troye.

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

V. La Chauve-Souris et les deux Belettes.

U N E chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette: et, si tôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de long-tems cour-
roucée,

Pour la dévorer accourut,

Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous
produire,

Après que votre race a tâché de me nuire!

N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.

Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.

Pardonnez-moi, dit la pauvrete,

Ce n'est pas ma profession.

Moi, souris! des méchans vous ont dit ces nou-
velles.

Grace à l'auteur de l'univers,

Je suis oiseau; voyez mes ailes:

Vive la gent qui fend les airs!

Sa raison plut, et sembla bonne.

Elle fait si bien, qu'on lui donne

Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie

Aveuglément se va fourrer

Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.

La voilà derechef en danger de sa vie.

La dame du logis avec son long museau

S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau;

Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage :
Moi , pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
Je suis souris ; vivent les rats !
Jupiter confonde les chats !
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui , d'écharpe chan-
geans ,¹
Aux dangers , ainsi qu'elle , ont souvent fait la
figue.
Le sage dit , selon les gens ,
Vive le roi ! Vive la ligue !

(1) Paroissant tantôt d'un partie et tantôt d'un autre.
C'est une chose ordinaire que les partis se distinguent les uns
des autres par des écharpes de différentes couleurs.

VI. *L'Oiseau blessé d'une flèche.*

MORTELEMENT atteint d'une flèche empennée,¹
Un oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur !

Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles !

(1) Munie de plumes , qui contribuent à la direction et
à la rapidité de son vol.

Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet ² toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(2) Si, selon la fable, les hommes sont enfans de Japet, on ne voit pas trop bien comment elle a pu attribuer la formation de l'homme à Prométhée, fils de Japet. Mais il seroit ridicule de s'arrêter ici à démêler cette fusée.

VII. *La Lice et sa Compagne.*

U^NE lice ¹ étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque tems sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine ;
Ses petits ne marchotent, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étoient déjà forts.

(1) Une grosse chienne.

Ce qu'on donne aux méchans , toujours on le
regrette.

Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider ; il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

VIII. *L'Aigle et l'Escarbot.*

L'AIGLE donnoit la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'escarbot¹ se rencontre en chemin :

Je laisse à penser si ce gîte

Etoit sûr ; mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.

L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,

L'escarbot intercède , et dit :

Princesse des oiseaux, il vous est fort facile

D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :

Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;

Et puisque Jean lapin vous demande la vie,

Donnez la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux :

C'est mon voisin, c'est mon compère.

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,

Choque de l'aile l'escarbot,

L'étourdit, l'oblige à se taire,

Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné

(1) Espèce d'insecte.

Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance ;
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'ac-
cord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le tems où l'aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la mar-
motte,
Se cache, et ne voit point le jour.

IX. *Le Lion et le Moucheron.*

V A - T - E N , chétif insecte, excrément de la
terre !

C'est en cet mots que le lion
Parloit un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
Penses-tu , lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie ?
Un boeuf est plus puissant que toi ;
Je le mène à ma fantaisie.

A peine il achevoit ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son tems, fond sur le cou
Du lion qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, et son oeil étincelle;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ:
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le har-
celle;

Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais; et sa fureur ex-
trême

Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée:
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là nous peut être enseignée?
J'en vois deux; dont l'une est qu'entre nos en-
nemis

Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se sous-
traire,

Qui périt pour la moindre affaire.

X. L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.

U N ânier, son sceptre à la main,

Menoit, en empereur romain,

Deux coursiers¹ à longues oreilles.

L'un, d'éponges chargé, marchoit comme
un courrier:

Et l'autre, se faisant prier,

Portoit, comme on dit, les bouteilles:²

Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélerins,

Par monts, par vaux et par chemins,

Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,

Et fort empêchés se trouvèrent.

L'ânier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,

(1) On donne le nom de coursier à de beaux et bons chevaux; ici ce sont deux ânes, dont les oreilles sont à proportion beaucoup plus longues que celles des chevaux.

(2) Marchoit lentement, comme s'il eût porté des bouteilles.

Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa:
Car au bout de quelques nagées
Tout son sel se fondit si bien,
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.

Camarade épongié prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.

Tous trois burent d'autant: l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.³

Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.

Quelqu'un vint au secours: qui ce fut, il n'im-
porte;

C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut
point

Agir chacun de même sorte.

J'en voulois venir à ce point.

(3) Se remplirent d'eau comme l'éponge.

XI. *Le Lion et Rat.*

IL faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux fables feront foi ;

Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion,

Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le roi des animaux, en cette occasion,

Montra ce qu'il étoit, et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un auroit-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût affaire ?

Cependant il avint qu'au sortir des forêts

Ce lion fut pris dans des rets,

Dont ses rugissemens ne le purent défaire.

Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de tems

Font plus que force ni que rage.

XII. *La Colombe et la Fourmi.*

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.

Lelong d'un clair ruisseau buvoit une colombe :

Quand sur l'eau se penchant une fourmis y
tombe :

Et dans cet océan ¹ l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussi-tôt usa de charité :

Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire ² où la fourmis arrive.

Elle se sauve. Et là-dessus

Passe un certain croquant ³ qui marchoit les
pieds nus :

Ce croquant, par hasard, avoit une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.

Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmis le pique au talon.

Le vilain ⁴ retourne la tête :

La colombe l'entend, part, et tire de long.

Le souper du croquant avec elle s'envole :

Point de pigeon pour une obole.

(1) La grande mer, par rapport à la fourmi.

(2) Pointe de terre ou de roche qui avance dans la mer.

(3) Un paysan. En 1637, sous Louis XIII, il se fit un soulèvement de quelques communes dans le Périgord et la Saintonge, qui sous prétexte de liberté, ne vouloient plus payer de subsides, et se nommoient croquans. De-là ce nom a été employé pour désigner en général un pauvre paysan, un villageois.

(4) Mot ancien, qui signifie un paysan. De villa, maison de campagne, a été formé villanus, qui n'est que de la basse latinité.

XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans
un puits.*

U N astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit: Pauvre
bête,

Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent

Ne se plaisent d'entendre dire

Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont
chanté,

Qu'est-ce, que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence?

Or du hasard il n'est point de science:

S'il en étoit, on auroit tort

De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort;

Toutes choses très-incertaines.

Quant aux volontés souveraines

De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son
sein?

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles

Ce que la nuit des tems enferme dans ses voiles?

A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs inca-
pables?

Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,¹
Les convertir en maux devant qu'ils soient
venus?

C'est erreur, ou plutôt c'est crime de croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener la saisons, de mûrir les semences.
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers?

Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe:
Emmenez avec vous les souffleurs² tout d'un
tems;

Vous ne méritez pas plus de foi ces gens.

Je m'emporte un peu trop: revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.

(1) Anticipés par notre imagination.

(2) Les chimistes qui s'amuse à chercher la pierre philosophale, c'est-à-dire, le moyen de convertir les métaux communs en or.

Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères,
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

XIV. *Le Lièvre et les Grenouilles.*

U N lièvre en son gîte songeoit,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne
songe?)

Dans un profond ennui ce lièvre se plongeoit:
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Les gens de naturel peureux

Sont, disoit-il, bien malheureux!

Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite:

Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.

Voilà comme je vis: cette crainte maudite

M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh! la peur se corrige-t-elle?

Je crois même qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi.

Ainsi raisonnoit notre lièvre,

Et cependant faisoit le guet.

Il étoit douteux, inquiet;

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit
la fièvre.

Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes pro-
fondes.

Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! Je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ! des animaux qui tremblent devant
moi !

Je suis donc un foudre de guerre !
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

XV. *Le Coq et le Renard.*

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'em-
brasse.
Ne me retarde point, de grace ;

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.

Ami, reprit le coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix:

Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont couriers
Que pour ce sujet on envoie:
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends: nous pourrons nous entrebaiser
tous.

Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire:
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussi-tôt
Tire ses gregues, ¹ gagne au haut,
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

(1) Vieux mot, pour dire tirer ses chausses, s'enfuir,
Menage soupçonne que gregue vient de GRAECA, comme
qui diroit culotte à la grecque.

XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.*

L'OISEAU de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins
glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le
plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice:
On l'avoit réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disoit, en le couvant des yeux:
Je ne sais qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paroît en merveilleux état;
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots, il s'abat.
La moutonnière créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Etoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à-peu-près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.¹
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite:
Le bergervient, le prend, l'encage bien et beau,

(1) Un cyclope.

Le donne à ses enfans pour servir d'amulette.
Il faut se mesurer; la conséquence est nette:
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.

L'exemple est un dangereux leurre:
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands
seigneurs;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

XVII. *Le Paon se plaignant à Junon.*

LE paon se plaignoit à Junon:
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure;
Le chant ¹ dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature;
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du printems.
Junon répondit, en colère:
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies;
Qui te panades, qui déploies

(1) Le chant du paon n'a rien d'agréable; c'est plutôt un miaulement qu'un chant.

Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire !
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?

Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

XVIII. *La Chatte métamorphosée en Femme.*

UN homme chérissait éperdument sa chatte ;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes,
Fait tant, qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme ; et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.

De l'âne, à la voix de Stentor.¹

L'âne à messer lion fit office de cor.

Le lion le posta, le couvrit de ramée,

Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son

Les moins intimidés fuïroient de leur maison.

Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée

A la tempête de sa voix;

L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable:

La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois;

Tous fuyoient tous tomboient au piège inévi-
table

Où les attendoit le lion.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?

Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la
chasse.

Oui, reprit le lion, c'est bravement crié:

Si je ne connoissois ta personne et ta race,

J'en serois moi-même effrayé.

L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,

Encor qu'on le raillât avec juste raison.

Car qui pourroit souffrir un âne fanfaron?

Ce n'est pas là leur caractère.

(1) Un Grec, qui, selon Homère, avoit la voix fort supérieure à celle des autres hommes.

XX. *Testament expliqué par Esope.*

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grèce:
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire un lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur.
Une buveuse; une coquette;
La troisième, avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain: car comment comprendre
Qu'aussi-tôt que chacune soeur
Ne possédera plus sa part héréditaire
Il lui faudra payer sa mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen

Pour payer, que d'être sans bien.

Que vouloit donc dire le père?

L'affaire est consultée; et tous les avocats,

Après avoir tourné le cas

En cent et cent mille manières,

Y jettent leur bonnet, ¹ se confessent vaincus,

Et conseillent aux héritières

De partager le bien sans songer au surplus.

Quant à la somme de la veuve,

Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve:

Il faut que chaque sœur se charge par traité

Du tiers, payable à volonté;

Si mieux n'aime la mère en créer une rente,

Dès le décès du mort courante.

La chose ainsi réglée, on composa trois lots:

En l'un, les maisons de bouteille,

Les buffets dressés sous la treille,

La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,

Les magasins de Malvoisie, ²

Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux
mots,

L'attirail de la goinfrierie:

Dans un autre, celui de la coquetterie,

La maison de la ville, et les meubles exquis,

Les eunuques et les coiffeuses,

(1) Expression figurée, pour dire qu'ils se déclarent incapables d'expliquer le testament.

(2) Vin grec, fort doux. Ici malvoisie se prend pour toute sorte de bon vin.

Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix:
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labour.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit
faire
Que peut-être pas une soeur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi chacune prit son inclination;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du tems et des peines
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique³
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque soeur un lot contre son gré;
Rien qui pût être convenable,

(3.) Cette partie de la Grèce dont Athènes étoit la capitale.

Partant rien aux soeurs d'agréable :
A la coquette , l'attirail
Qui suit les personnes buveuses ;
La biberonne eut le bétail ;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien ;
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien ;
Qu'elles se mariroient dans les bonnes familles
Quand on leur verroit de l'argent ;
Païroient leur mère tout comptant ;
Ne posséderaient plus les effets de leur père :
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

(4) Esope, né en Phrygie.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Meunier, son Fils et l'Ane.

A. M. D. M.

L'INVENTION des arts étant un droit d'a-
nesse,

Nous devons l'apologue ¹ à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos auteurs y font des décou-
vertes,

Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan ² Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de salyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux
dire,

Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins

(1) Fables instructives,

(2) Excellent poète français : mort en 1670.

(Comme ils se confioient leurs penses et
leurs soins)

Racan commence ainsi: Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degres avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé;
A quoi me résoudrai-je? Il est tems que j'y
pense.

Vous connoissez mon bien, mon talent, ma
naissance:

Dois-je dans la province établir mon séjour?
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge
à la cour?

Tout au monde est mêlé d'amertume et de
charmes:

La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple, à con-
tenter.

Malherbe là-dessus: Contenter tout le monde!
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meûnier et
son fils,

L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des
plus petits,

Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mé-
moire,

Alloient vendre leur âne, un certain jour de
foire.

Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit:
Puis cet homme et son fils le portent comme
un lustre.

Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on
pense.

Le meûnier, à ces mots, connoît son ignorance :

Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.
L'âne, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meûnier n'en a
cure : ³

Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur
déplut.

Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Holà ! ho ! descendez, quel'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe
grise !

C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meûnier ; il vous faut con-
tenter.

L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard
monte ;

(3) Ne s'en mettre point en peine.

Quand trois filles passant, l'une dit: C'est
grand'honte

Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien
sage.

Il n'est, dit le meûnier, plus de veaux à mon
âge:

Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup ren-
voyés,

L'homme crut avoir tort, et mit son fils en
croupe.

Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit: Ces gens
sont fous!

Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs
coups.

Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domes-
tique?

Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu! dit le meûnier, est bien fou du cer-
veau

Qui prétend contenter tout le monde et son
père.

Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent
tous deux:

L'âne se prélassant ⁴ marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit: Est-ce la
mode

Que baudet aille à l'aise, et meûnier s'incom-
mode?

Qui de l'âne ou du maître est fait pour se
lasser?

Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur
âne!

Nicolas, au rebours: car, quand il va voir
Jeanne,

Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.

Beau trio de baudets! Le meûnier repartit:

Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'a-
voue;

(4) Prenant l'air grave et majestueux d'un prélat. On trouve *se prélasser* dans Rabelais; et c'est apparemment de là que La Fontaine l'a tiré. „Je vis Diogène, dit Epistemon revenu des Enfers, qui se prélassoit en magnificence avec une grande robe de pourpre et un sceptre en sa dextre, et faisoit enrager Alexandre-le-Grand, quand il n'avoit pas bien rapetassé ses chausses.“ (Pantagruel, l. 11, chap. 30.) Et ailleurs, parlant du bûcheron à qui Mercure avoit présenté trois coignées, l'une d'or, l'autre d'argent, et une troisième de bois, et qui, s'étant contenté de celle de bois qu'il avoit perdue, reçut les deux autres en récompense de sa bonne-foi; il ajoute: „Ainsi le bûcheron s'en va se prélassant par le pays, faisant bonne trogne parmi ses parochiens et voisins.“

Mais que dorénavant on me blâme, on me
loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise
rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.
Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour ou
le prince;
Allez, venez, courez; demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouverne-
ment:
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

II. *Les Membres et l'Estomac.*

J E devois par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage;
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster¹ en est l'image:
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût
d'air.

(1) L'estomac. C'est dans ce sens-là que Rabelais s'est avisé d'employer le mot de GASTER, qui est originairement grec.

Nous suons, nous peignons comme bêtes de
somme;
Et pour qui? pour lui seul: nous n'en profi-
tons pas;

Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons, c'est un métier qu'il veut nous
faire apprendre.

Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de
prendre,

Les bras d'agir, les jambes de marcher:
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent:
Bientôt les pauvres gens tombèrent en lan-
gueur;

Il ne se forma plus de nouveau sang au
cœur;

Chaque membre en souffrit; les forces se per-
dirent.

Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle recoit et donne; et la chose est égale.
Tout travaille pour elle; et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paie au soldat,

Distribue en cent lieux ses graces sou-
veraines,
Entretient seule tout l'état.

Ménénus² le sut bien dire.

La commune s'alloit séparer du sénat.

Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'em-
pire,

Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dig-
nité:

Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,

Les tributs, les impôts, les fatigues de gu-
erre.

Le peuple hors des murs étoit déjà posté,

La plupart s'en alloient chercher une autre
terre;

Quand Ménénus leur fit voir

Qu'ils étoient aux membres semblables,

Et par cet apologue, insigne entre les fables,

Les ramena dans leur devoir.

(2) Sénateur romain, du tems des consuls.

III. *Le Loup devenu Berger.*

U^N loup qui commençoit d'avoir petite part

Aux brebis de son voisinage,

Crut qu'il falloit s'aider de la peau du renard

Et faire un nouveau personnage.

Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau :
„C'est moi qui suis Guillot, berger de ce trou-
peau.“

Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante¹ approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément ;
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa mu-
sette ;

La plupart des brebis dormoient pareillement.

L'hypocrite les laissa faire ;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire.

Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.

Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

(1) Tromp^eur,

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent
prendre.

Quiconque est loup, agisse en loup;
C'est le plus certain de beaucoup.

IV. *Les Grenouilles qui demandent un Roi.*

LES grenouilles se lassant
De l'état démocratique,¹
Par leurs clameurs firent tant,
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.²
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique:
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-tems regarder au visage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première,
Qui de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.

(1) Où le peuple gouverne.

(2) Au gouvernement souverain d'un seul, qu'on nomme monarque, roi, prince, etc.

Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant;
Il en vint une fourmilière:
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
Jupin a bientôt la cervelle rompue:
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se
remue!
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir:
Et grenouilles de se plaindre;
Et Jupin de leur dire: Eh quoi! votre desir
A ses lois croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux:
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

V. *Le Renard et le Bouc.*

CAPITAINE renard alloit de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés:
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.

La soif les obligea de descendre en un puits :

Là, chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent
pris,

Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, com-
père ?

Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.

Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;

Mets-les contre le mur : le long de ton échine

Je grimperai premièrement ;

Puis sur tes cornes m'élevant,

A l'aide de cette machine,

De ce lieu-ci je sortirai,

Après quoi je t'en tirerai.

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue

Les gens bien sensés comme toi.

Je n'aurois jamais, quant à moi,

Trouvé ce secret, je l'avoue.

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,

Et vous lui fait un beau sermon

Pour l'exhorter à patience :

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence

Autant de jugement que de barbe au menton,

Tu n'aurois pas, à la légère,

Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors :

Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;

Car pour moi j'ai certaine affaire

Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

VI. *L'Aigle, la Laie¹ et la Chatte.*

L'AIGLE avoit ses petits au haut d'un arbre
creux,

La laie au pied, la chatte entre les deux;
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisoient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord :
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux
mères)

Ne tardera possible guères.

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine ?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :

L'arbre tombant, ils seront dévorés ;

Qu'ils s'en tiennent pour assurés.

S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la laie étoit en gésine.

Ma bonne amie et ma voisine,

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.

(1) La femelle du sanglier.

Obligez-moi de n'en rien dire :

Son courroux tomberoit sur moi.

Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,

La chatte en son trou se retire.

L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins

De ses petits ; la laie encore moins :

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins

Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez soi d'une et l'autre s'obstine,

Pour secourir les siens dedans l'occasion :

L'oiseau royal, en cas de mine ;

La laie, en cas d'irruption.

La faim détruisit tout ; il ne resta personne

De la gent marcassine et de la gent aiglonne

Qui n'allât de vie à trépas :

Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse

Par sa pernicieuse adresse !

Des malheurs qui sont sortis

De la boîte de Pandore, ²

Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,

C'est la fourbe, à mon avis.

(2) Très-belle fille forgée par Vulcain, à laquelle Jupiter donna une boîte remplie de toutes sortes de maux.

VII. *L'Ivrogne et sa Femme.*

CHACUN a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.

Sur ce propos, d'un conte il me souvient :

Je ne dis rien que je n'appuie

De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit et sa bourse :

Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.

Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.

Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.

Oh ! dit-il, qu'est-ce ci ? Ma femme est-elle
veuve ?

Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chadeau ⁽¹⁾ propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière

(1) Bouillon ou potage. Chaudeau, JUSCULUM. Nicot.
De CALDELLUM, parce qu'on le prend chaud, dit Ménage
dans son Dictionnaire étymologique.

Qu'il ne soit citoyen d'enfer.

Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.

La cellérier^e ² du royaume

De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger

A ceux qu'enclôt la tombe noire.

Le mari repart, sans songer :

Tu ne leur portes point à boire ?

(2) C'est le nom qu'on donne chez les religieuses à celle qui a soin de recevoir et d'employer le revenu de la maison.

VIII. *La Goutte et l'Araignée.*

QUAND l'enfer eut produit la goutte et l'araignée :

Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter

D'être pour l'humaine lignée

Egalement à redouter.

Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cases étroites,

Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?

Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc, voici deux bûchettes :

Accommodez-vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'araignée, aux cases qui me
plaise.

L'autre, tout au rebours, voyant les palais
pleins

Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait! les gens n'ont point
de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit tres-sagement de changer de logis.

IX. *Le Loup et la Cigogne.*

LES loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie:
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une cicogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussi-tôt en besogne.
Elle retira l'os: puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire! dit le loup:
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrante:
Ne tombez jamais sous ma patte.

X. *Le Lion abattu par l'Homme.*

ON exposoit une peinture
 Où l'artisan avoit tracé
 Un lion d'immense stature
 Par un seul homme terrassé.
 Les regardans en tiroient gloire.
 Un lion en passant rabattit leur caquet :
 Je vois bien, dit-il, qu'en effet
 On vous donne ici la victoire :
 Mais l'ouvrier vous a déçus ;
 Il avoit liberté de feindre.
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,
 Si mes confrères savoient peindre.

XI. *Le Renard et les Raisins.*

CERTAIN renard gascon, ¹ d'autres disent
 normand, ²
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille

(1) Fanfaron, effronté, toujours prêt à justifier ses fautes par quelques traits de plaisanterie, bonne ou mauvaise.

(2) Plein de dissimulation ; porté, comme par instinct, à répondre indirectement et obscurément à ceux qui lui parlent, et, lorsqu'il y trouve son compte, à leur dire nettement le contraire de ce qu'il pense.

Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des
goujats. ³

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

(3) Valets de soldats.

XII. *Le Cygne et le Cuisinier.*

DANS une ménagerie
De volatiles remplie,
Vivoient le cygne et l'oison:
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci, pour son goût: l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries, ²
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne; et, le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.

(1) Fréquentant le plus ordinairement le jardin, comme l'autre la maison.

(2) Leur lieu de plaisance.

L'oiseau, près de mourir, se plaint en son
ramage.

Le cuisinier fut fort surpris,

Et vit bien qu'il s'étoit mépris.

Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur³ en
soupe!

Non, non; ne plaise aux dieux que jamais ma
main coupe

La gorge à qui s'en sert si bien!

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en
croupe

Le doux parler ne nuit de rien.

(3) Le chant mélodieux des cygnes n'est fondé que sur une tradition poétique, dont la vérité n'a jamais été bien confirmée par l'événement. Je n'ai jamais entendu chanter le cygne, ni personne peut-être, non plus que moi, dit Aélien dans ses Collections historiques, liv. I, ch. 14.

XIII. *Les Loups et les Brebis.*

A P R È S mille ans et plus d'une guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.

C'étoit apparemment le bien des deux partis:
Car si les loups mangeoient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints
habits.

Jamais de liberté, ni pour les pâturages,

Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de
leurs biens.

La paix se conclut donc : on donne des ôta-
ges ;

Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs
chiens.

L'échange en étant fait aux termes ordinai-
res,

Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque tems que messieurs les
louvats

Se virent loups parfaits, et friands de tue-
rie,

Ils vous prennent le tems que dans la ber-
gerie

Messieurs les bergers n'étoient pas,
Etranglent la moitié des agneaux les plus
gras,

Les emportent aux dents, dans les bois se
retirent.

Ils avoient averti leurs gens secrètement.

Les chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûre-
ment,

Furent étranglés en dormant :

Cela fut si-tôt fait, qu'à peine ils le senti-
rent,

Tout fut mis en morceaux, un seul n'en
échappa.

XV. *Philomèle et Progné.*

AUTREFOIS Progné¹ l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.²
Ma soeur, lui dit Progné, comment vous por-
tez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue:
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le tems de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit: Eh quoi! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique!
Le désert est-il fait pour des talens si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles:
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois
Parmi des demeures pareilles
Exerça sa fureur sur vos divins appas.

(1) Fille de Pandion, femme de Thérée, changée en hirondelle.

(2) Soeur de Progné, qui, ayant été violée par Térée roi de Thrace, fut changée en rossignol.

Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa soeur, que je ne vous suis
pas :

En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

XVI. *La femme noyée.*

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est
rien ;

C'est une femme qui se noie.

Je dis que c'est beaucoup : et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre
joie.

Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.

Son époux en cherchoit le corps
Pour lui rendre en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.

Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce

Des gens se promenoient ignorant l'accident.

Ce mari donc leur demandant

S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace :

Nulle , reprit l'un deux ; mais cherchez-la plus
bas,

Suivez le fil de la rivière.

Un autre repartit : Non , ne le suivez pas,

Rebroussez plutôt en arrière :

Quelle que soit la pente et l'inclination

Dont l'eau par sa course l'emporte,

L'esprit de contradiction

L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se railloit assez hors de saison.

Quant à l'humeur contredisante,

Je ne sais s'il avoit raison :

Mais , que cette humeur soit ou non

Le défaut du sexe et sa pente,

Quiconque avec elle naîtra

Sans faute avec elle mourra,

Et jusqu'au bout contredira,

Et, s'il peut, encor par-delà.

XVII. *La Belette entrée dans un grenier.*

DAMOISELLE belette, au corps long et fluet,

Entra dans un grenier par un trou fort étroit :

Elle sortoit de maladie.

Là, vivant à discrétion,

La galande fit chère lie ¹
 Mangea, rongea: Dieu sait la vie,
 Et le lard qui périt en cette occasion!
 La voilà, pour conclusion,
 Grasse, maflue et rebondie.
 Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
 Elle entend quelque bruit, veut sortir par le
 trou,
 Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
 Après avoir fait quelques tours:
 C'est, dit-elle, l'endroit; me voilà bien sur-
 prise:
 J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
 Un rat, qui la voyoit en peine,
 Lui dit: Vous aviez lors la panse un peu
 moins pleine.
 Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
 Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres:
 Mais ne confondons point, par trop appro-
 fondir,
 Leurs affaires avec les vôtres.

(1) Grand'chère. Chère lie, qu'on trouve souvent dans Rabelais, signifie proprement chère joyeuse. Le mot *lie*, qui vient de *LAETUS*, n'est plus guère entendu dans ce sens — là, quoique *liesse*, qui en a été formé ne soit encore ni barbare, ni tout-à-fait hors d'usage; témoins Notre-Dame de Liesse, et ce vers de La Fontaine qui est entendu de tout le monde:

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse.....

Liv. VI, fab. 12.

XVIII. *Le Chat et le vieux Rat.*

J'AI lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, ¹ le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en un certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières,
Les souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau
chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plan-
cher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châti-
ment,
Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,
Egratigné qu'un, causé quelque dommage,
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.

(1) Attila, roi des Goths, qu'on nomme le fléau de Dieu.



Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête:
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tom-
bant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant:
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes
creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai: notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé:
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa
perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer au-
tour:
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un
tour;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encore quelque machine.

Rien ne te sert d'être farine ;

Car, quand tu serois sac, je n'approcherois
pas.

C'étoit bien dit à lui, j'approuve sa prudence :

Il étoit expérimenté,

Et savoit que la méfiance

Est mère de la sûreté.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

SÉVIGNÉ, ¹ de qui les attraits
Servent aux Graces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut dompter ?
Amour est un étrange maître !
Heureux qui ne peut le connoître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,

(1) Fille d'esprit, qui fut mariée au comte de Grignan, et dont la mère est immortalisée par le génie, la vivacité, la politesse et le bon sens qui règnent dans ses lettres, imprimées après sa mort.

La fable au moins se peut souffrir :
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnoissance.

Du tems que les bêtes parloient,
Les lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce tems-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla.

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur :
La refuser n'étoit pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin ;
Car, outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coëffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.

Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit: Ma fille est délicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même-tems:
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux
Etant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela:
Tant son ame étoit aveuglée!
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens:
Il fit fort peu de résistance.

Amour! Amour! quand tu nous tiens,
On peut bien dire: Adieu prudence!

II. *Le Berger et la Mer.*

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit
sans soins,
Se contenta long-tems un voisin d'Amphitrite.¹

(1) La mer, ainsi appelée du nom de la femme de Neptune.

Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien, qu'il vendit son trou-
peau,

Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

Cet argent pêrit par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef, comme il étoit ja-
dis,

Quand ses propres moutons païssoient sur le
rivage:

Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis ²

Fut Pierrot, ³ et rien davantage.

Au bout de quelque tems il fit quelques pro-
fits,

Racheta des bêtes à laine;

Et comme un jour les vents, retenant leur ha-
leine, ⁴

(2) Maître de ses troupeaux.

(3) Berger à gages sous un maître.

(4) Lucrèce, parlant des premiers habitans de la terre, dit que, contents de se nourrir des fruits de la terre, ils ne songeoient point à s'enrichir par des voyages sur la mer, qu'ils voyoient tantôt agitée par de violentes tempêtes, et tantôt dans une tranquillité charmante. Ce calme, si sujet à changer, ne les tenta jamais de se fier à de si belles apparences.

Laissoient paisiblement aborder les vais-
seaux :

Vous voulez de l'argent, ô mesdames les
Eaux,

Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quel-
que autre :

Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est plus un conte à plaisir inventé.

Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,

Qu'un son, quand il est assuré,

Vaut mieux que cinq en espérance ;

Qu'il se faut contenter de sa condition ;

Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plain-
dront.

La mer promet monts et merveilles :

Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs vien-
dront.

*Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus aquis.*

Lucret. lib. 5.

Ces images si gracieuses et si vives n'auroient pas convenu
au ton que La Fontaine est obligé de prendre dans cette
fable ; et je n'oserois dire qu'il les ait eues dans l'esprit en
la composant.

III. *La Mouche et la Fourmi.*

LA mouche et la fourmi contestoient de leur
prix.

O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,

Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ⁽¹⁾ ose se dire égal !
Je hante les palais, je m'assieds à ta table ;
Si l'on t'immole un boeuf, j'en goûte devant toi :
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.

Mais ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle ?
Je le fais, et je baise un beau sein quand je veux :

Je me joue entre des cheveux ;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.

Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers ! Avez-vous dit ?
Lui repliqua la ménagère.

(1) Madame Dacier étoit charmée de ce trait poétique, comme je le lui ai oui dire à elle-même.

Vous hantez les palais, mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois, et sur celle des ânes,
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie;
J'en conviens: il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche; est-ce un sujet
pourquoi

Vous fassiez sonner vos mérites?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain:
N'ayez plus ces hautes pensées.

Les mouches de cour² sont chassées;
Les mouchards³ sont pendus: et vous mourrez
de faim,

De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus⁴ régnera sur un autre hémis-
sphère.

Alors je jouirai du fruit de mes travaux:

Je n'irai, par monts ni par vaux,⁵

(2) Les importuns.

(3) Les espions.

(4) Quand l'hiver sera venu.

(5) Au lieu de vaux, vieux mot, on dit aujourd'hui val-

M'exposer au vent, à la pluie;
 Je vivrai sans mélancolie:
 Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera,
 Je vous enseignerai par là
 Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
 Adieu; je perds le tems: laissez-moi travailler;
 Ni mon grenier, ni mon armoire,
 Ne se remplit à babiller.

lées. Par monts et par vaux, est pourtant une expression qui peut encore être admise avec grace dans un style simple et familier, comme celui dont La Fontaine a trouvé bon de se servir dans la plupart de ses Fables.

IV. *Le Jardinier et son Seigneur,*

UN amateur du jardinage,
 Demi-bourgeois, demi-manant,
 Possédoit en certain village
 Un jardin assez propre, et le clos attenant.⁽¹⁾
 Il avoit de plant vif fermé cette étendue:
 Là croissoit à plaisir l'oseille et la laitue,
 De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
 Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
 Cette félicité par un lièvre troublée,
 Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se
 plaignit.

Lui repliqua la ménagère.

(1) Tout proche.

Ce maudit animal vient prendre sa goulée
 Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit;
 Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit:
 Il est sorcier, je crois. Sorcier! je l'en défie,
 Repartit le seigneur: fût-il diable, Miraut,²
 En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
 Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie;
 Et quand? et dès demain, sans tarder plus
 long-tems.

La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
 Ça, déjeûnons, dit-il: vos poulets sont-ils tendres?
 La fille du logis, qu'on vous voie, approchez:
 Quand la marîrons-nous? quand aurons-nous
 des gendres?

Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous
 m'entendez,

Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.³

Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
 Auprès de lui la fait asseoir,
 Prend une main, un bras, lève un coin du
 mouchoir;

Toutes sottises dont la belle
 Se défend avec grand respect:

Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.

(2) Nom d'un chien de chasse.

(3) Vieux mot, pour dire une grande bourse. „Adonc
 „frère Jean descend en terre, dit Rabelais, mit la main
 „à son escarcelle, en tira vingt escus au soleil.“ (Pan-
 tagruel, liv. IV, ch. 16.)

Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne
mine.

Monsieur. ils sont à vous. Vraiment, dit le
seigneur,

Je les reçois, et de bon coeur.

Il déjeûne très-bien ; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien en-
dentés :

Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.

L'embarras des chasseurs succède au déjeûné.

Chacun s'anime et se prépare :

Le trompes et les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme est étonné.

Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux,
Adieu chicorée et poireaux,
Adieu de quoi mettre au potage.

Le lièvre étoit gité dessous un maître chou.
On le quête, on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large
plaie

Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : Cesont là jeux de prince.⁴
Mais on le laissoit dire ; et les chiens et les gens

(4) Qui ne plaisent, dit le proverbe, qu'à ceux qui les font.

Firent plus de dégât en une heure de tems,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous:
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

V. *L'Ane et le petit Chien.*

NE forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grace:
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.

Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.

C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.

Comment! disoit il en son ame,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame:
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte,
Puis aussi-tôt il est baisé:

S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,

Cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Ho ho ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
Dit le maître aussi-tôt. Holà, Martin-bâton !
Martin-bâton accourt : l'âne change de tou.
Ainsi finit la comédie.

(2) Un valet armé d'un gros bâton. Ici Martin-bâton ne peut guère signifier autre chose : mais, si je ne me trompe, il doit se prendre pour le bâton même dans cet endroit de Rabelais où il fait dire à Panurge ; „ Je battrai ma femme „ en tigre si elle me fâche. Martin-Bâton, ajoute-t-il, en „ fera l'office. En faute de bâton, le diable me mange si „ je ne la mangeois pas toute vive, etc. (Pantagruel, liv. III, chap. 13.)

VI. *Le combat des Rats et des Belettes.*

LA nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats ;
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,

L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendart.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança:
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax,¹
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez long-tems
Les efforts des combattans.
Leur résistance fut vaine;
Il fallut céder au sort:
Chacun s'enfuit au plus fort,

(1) Noms de rats plaisamment inventés par Homère dans sa Batrachomyomachie; de quoi tomberont d'accord tous ceux qui entendent assez de grec pour découvrir la vraie signification de ces noms-là.

Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail :
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En concussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux :
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

VII. *Le Singe et le Dauphin.*

C'ÉTOIT chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit ; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce chanteur ¹ que tant on renomme.
Le dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :
Etes-vous d'Athènes la grande ?
Oui, dit l'autre ; on m'y connoît fort :
S'il vous y survient quelque affaire

(1) C'est Arion, sauvé d'un naufrage par un dauphin.
Sur ce fait merveilleux, voyez Hérodote, liv. I.

Employez-moi; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs.
Un mien cousin est juge maire.
Le dauphin dit: Bien grand merci:
Et le Pirée² a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense? —
Tous les jours: il est mon ami;
C'est une vieille connoissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard³ pour Rome;⁴
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête;
Et, le magot considère,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête:
Il l'y replonge, et va trouver
Quel que homme, afin de le sauver.

(2) Fameux port d'Athènes.

(3) Village près de Paris.

(4) La capitale de l'état ecclésiastique, et la plus grande ville d'Italie.

VIII. *L'Homme et l'Idole de bois.*

CERTAIN payen chez lui gardoit un dieu de
bois,

De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des
oreilles :

Le payen cependant s'en promettoit merveilles.

Il lui coûtoit autant que trois :

Ce n'étoit que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de boeufs couronnés de guirlandes.

Jamais idole, quel qu'il fut,

N'avoit eu cuisine si grasse ;

Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il
échût

Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.

Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque
endroit,

S'amassoit d'une ou d'autre sorte,

L'homme en avoit sa part ; et sa bourse en
souffroit :

La pitance du dieu n'en étoit pas moins
forte.

A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,

Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,

Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du
bien,

M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?

Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels

Malheureux, grossiers et stupides:

On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

Plus je te remplissois, plus mes mains étoient
vides:

J'ai bien fait de changer de ton.

IX. *Le Geai paré des plumes du Paon.*

U^N paon muoit: un geai prit son plumage:

Puis après se l'accommoda;

Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,

Croyant être un beau personnage.

Quelqu'un le reconnut: il se vit bafoué,

Berné, sifflé, moqué, joué,

Et par messieurs les paons plumé d'étrange
sorte:

Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de gens à deux pieds comme lui,

Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,

Et que l'on nomme plagiaires.

Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui:

Ce ne sont pas là mes affaires.

X. Le Chameau et les Bâtons flottans.

LE premier qui vit un chameau ¹
S'enfuit à cet objet nouveau ;
Le second approcha ; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire. ²
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue,
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain ob-
jet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottant sur l'onde.
J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce
n'est rien.

(1) Animal propre à porter de gros fardeaux.

(2) Autre nom de chameau. C'est proprement une espèce de chameaux qui vont d'un pas plus léger et plus vite que les autres.

XI. *La Grenouille et le Rat.*

TEL, comme dit Merlin, ¹ cuide engeigner,²
autrui,

Qui souvent s'engeigne soi-même.

J'ai regret que ce mot soit trop vieux au-
jourd'hui:

Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris:

Un rat plein d'embonpoint, gras, et des
mieux nourris

Et qui ne connoissoit l'avent ni le carême,

Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.

Une grenouille approche, et lui dit en sa
langue:

(1) Qui, distingué en son tems, ou par son habileté ou par la subtilité de son esprit, passoit communément pour sorcier. C'est un fameux enchanteur dans l'*Orlando furioso* d'Arioste. Merlin, prétendu magicien, étoit anglais. Il vivoit vers la fin du cinquième siècle. Si vous voulez en savoir davantage, voyez le dictionnaire de Moréri.

(2) Pense duper, tromper. Cuide engeigner, sont deux mots à-présent surannés et tout-à fait hors d'usage. Cuider se trouve encore dans Amyot. Pour engeigner, ou engigner, comme l'écrit Ménage dans son dictionnaire étymologique, il vient, selon ce savant étymologiste d'INGANNARE, tromper.

Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.

Messire rat promet soudain :

Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.

Elle allégua pourtant les délices du bain,

La curiosité, le plaisir du voyage,

Cent raretés à voir le long du marécage :

Un jour il conteroit à ses petits enfans

Les beautés de ces lieux, les mœurs des ha-
bitans,

Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point sans plus tenoit le galant empêché :

Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.

La grenouille à cela trouve un très-bon remède ;

Le rat fut à son pied par la patte attaché ;

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère

S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,

Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;

Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et cu-
rée :

C'étoit, à son avis, un excellent morceau.

Déjà dans son esprit la galande le croque.

Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :

Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,

Un milan, qui dans l'air planoit, faisoit la
ronde,

Voit d'en-haut le pauvret se débattant sur
l'onde.

Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,

La grenouille et le lien.

Tout en fut; tant et si bien,

Que de cette double proie

L'oiseau se donne au coeur joie,

Ayant, de cette façon,

A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie

Peut nuire à son inventeur;

Et souvent la perfidie

Retourne sur son auteur.

XII. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.*

UNE fable avoit cours parmi l'antiquité;

Et la raison ne m'en est pas connue.

Que le lecteur en tire une moralité:

Voici la fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux

Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,

Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,

Commandoit que, sans plus attendre.

Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,

Quadrupèdes, humains, éléphants, vermis-
seaux,

Les républiques des oiseaux :
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige¹
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres lois.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur
tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut,
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé; l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner? il falloit de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage

(1) Asservie à son seul appétit. C'est le plus haut point de liberté où puissent parvenir les animaux. Et l'homme est lige d'un seigneur, lorsqu'il dépend de ce seigneur à certains égards, qu'il est son vassal.

Monseigneur le lion. Cela ne leur plut point.

Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'em-
barrasse.

Obligez-moi de me faire la grace

Que d'en porter chacun un quart:

Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
Et j'en serai plus libre, et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.

Econduire un lion rarement se pratique.

Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu,²
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.

Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphirs. Le lion n'y fut pas, qu'à ces
gens

Il se plaignit d'être malade.

Continuez votre ambassade,

Dit-il; je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salubre.
Pour vous, ne perdez point de tems:

(2) Alexandre, qui se disoit fils de Jupiter.

Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire.

On déballe ; et d'abord le lion s'écria,

D'un ton qui témoignoit sa joie :

Que de filles, ô dieux ! mes pièces de monnoie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs mères.

Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura
guères.

Le singe et les sommiers confus,
Sans oser repliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;
Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires, ³
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

(3) Espèce de proverbe, que La Fontaine a pris mot pour mot de Regnier, satire XII, à la fin.

XIII. *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.*

DE tous tems les chevaux ne sont nés pour
les hommes.

Lorsque le genre humain de glands se contentoit,

Ane, cheval et mule, aux forêts habitoit:
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où
nous sommes,

Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de noces.

Or un cheval eut alors différend

Avec un cerf plein de vitesse ;

Et ne pouvant l'attraper en courant,

Il eut recours à l'homme, implora son adresse.

L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,

Ne lui donna point de repos

Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.

Et cela fait, le cheval remercie

L'homme son bienfaiteur, disant: Je suis à vous;

Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sa-
vage.

Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur
chez nous:

Je vois trop quel est votre usage.

Demeurez donc; vous serez bien traité,

Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas ! que sert la bonne chère

Quand on n'a pas la liberté?

Le cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie :

Mais il n'étoit plus tems; déjà son écurie

Etoit prête et toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien :
Sage, s'il eût remis une légère offense !

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un
bien.

Sans qui les autres ne sont rien.

(1) La liberté, préférable aux métaux les plus précieux, dit Horace, en appliquant la fable du cheval à toute personne qui, pour vivre plus commodément, devient esclave d'un grand, qui, l'ayant admise chez lui et à sa table, la rend insensiblement le jouet de ses humeurs et de ses plus bizarres fantaisies. Pour La Fontaine, comme il n'a pas trouvé à propos de sortir ouvertement de son sujet, il ne pouvait peindre la liberté qu'en termes généraux; ce qu'il a fait d'une manière fort délicate, mais peut-être moins propre à toucher et instruire tous ses lecteurs, que l'idée qu'en donne Horace: d'où je ne vois pourtant pas qu'on puisse rien conclure en faveur d'Horace au désavantage de La Fontaine, qui n'auroit pu s'écarter ici de son sujet, comme a fait Horace, sans nous faire perdre une sage instruction, directement fondée sur cette fable.

XIV. *Le Renard et le Buste.*

Les grands, pour la plupart, sont masques
de théâtre ;

Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :

Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste ¹ de héros
Lui fit dire fort à propos.

C'étoit un buste creux et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture:
„Belle tête; dit-il; mais de cervelle point.“

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce
point!

(1) Figure d'une personne à demi-corps, en plein relief.

XV. *Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.*

LA bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet:
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir, que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet:
Foin du loup et de sa race!
Comme elle disoit ces mots,
Le loup, de fortune, passe;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,

N'avoit pas vu le glouton.
 Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
 Et, d'une voix papelarde,¹
 Il demande qu'on ouvre, en disant: Foin du
 loup!

Et croyant entrer tout-d'un-coup.
 Le biquet soupçonneux par la fente regarde:
 Montrez-moi patte blanche, cu je n'ouvrirai
 point,
 S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
 Chez les loups, comme on sait, rarement en
 usage.

Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
 Où seroit le biquet s'il eût ajouté foi
 Au mot du guet, que de fortune,
 Notre loup avoit entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une;
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

(1) Douce et contrefaite.

XVI. *Le Loup, la Mère et l'Enfant.*

Ce loup me remet en mémoire
 Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris:
 Il y périt. Voici l'histoire.

Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer loup attendoit chape-chûte¹ à la porte:
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiment de dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.

Il entend un enfant crier.

La mère aussi-tôt le gourmande,

Le menace, s'il ne se tait,

De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure:

Quand la mère apaisant sa chère géniture,

Lui dit: Ne criez point; s'il vient, nous le
tuerons.

Qu'est-ceci? s'écria le mangeur de moutons:

Dire d'un, puis d'un autre! Est-ce ainsi que l'on
traite

Les gens faits comme moi? me prend-on pour
un sot?

Que quelque jour ce beau marmot

Vienne au bois cueillir la noisette....

Comme il disoit ces mots, on sort de la maison:

Un chien de cour l'arrête; épieux et fourches
fières

L'ajustent de toutes manières.

(1) Quelque bonne aventure. Si vous voulez savoir ce qui a donné lieu à cette expression, voyez le Dictionnaire de Trévoux, au mot *chape-chûte*. J'avois fait sur ce mot une note, qui m'a paru trop longue pour être mise ici.

Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.

Aussi-tôt il conta l'affaire.

Merci de moi ! lui dit la mère,

Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein

Qu'il assouvisse un jour ta faim ?

On assomma la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit et la tête :

Le seigneur du village à sa porte les mit ;

Et ce dicton picard alentour fut écrit :

Beauce
„ Biaux chires leups, n'écoutez mie *mist*
„ Mère tenchent chen fieux qui crie. “
tantant son fils

XVII. Parole de Socrate.

SOCRATE ¹ un jour faisant bâtir,

Chacun censuroit son ouvrage :

L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point
mentir,

Indignes d'un tel personnage ;

L'autre blâmoit la face, et tous étoient d'avis

Que les appartemens en étoient trop petits.

Quelle maison pour lui ! l'on y tournoit à peine :

Plût au ciel que de vrais amis,

Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

(1) Philosophe grec, dont la sagesse et la vertu ne peuvent être assez admirées de quiconque prendra la peine d'étudier son caractère.

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

XVIII. *Le Vieillard et ses Enfants.*

TOUTE puissance est foible, à moins que d'être
unie.

Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point
par envie :

Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire :
Pour moi, de tels pensers me seroient mal-séans.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appeloit,
Mes chers enfans, dit-il (à ses fils ils parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le noeud qui les assemble :
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : Je le donne aux plus
forts. ¹

(1) Je défie les plus forts d'en venir à bout ; c'est-à-dire, de rompre ces dards joints ensemble. Dans la plupart des

Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé
d'affaires.

Un créancier saisit, un voisin fait procès :

D'abord notre trio s'en tire avec succès.

Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.

Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare !

L'ambition, l'envie, avec les consultants, ²

Dans la succession entrent en même-tems.

On ne vient au partage, on conteste, on chicane :

Le juge sur cent points tour-à-tour les con-
damne.

Créanciers et voisins reviennent aussi-tôt,

Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.

Les frères désunis sont tous d'avis contraire :

L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien
faire.

Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard

Profiter de ces dards unis, et pris à part.

(2) Avocats qui ne plaident plus au barreau, mais qu'on
va consulter chez eux.

XIX. *L'Oracle et l'Impie.*

V O U L O I R tromper le ciel, c'est folie à la terre.

Le dédale ¹ des coeurs en ses détours n'enserme

(1) Le labyrinthe, que les poètes nomment souvent dé-
dale dans le sens propre et dans un sens figuré, comme ici,
par allusion à Dédale, architecte athénien qui bâtit le fa-
meux labyrinthe de Crète.

Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentoît quelque peu le fagot, ²
 Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,

Par bénéfice d'inventaire, ³

Alla consulter Apollon.

Dès qu'il fut en son sanctuaire,

Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?

Il tenoit un moineau, dit-on,

Prêt d'étouffer la pauvre bête,

Ou de la lâcher aussi-tôt,

Pour mettre Apollon en défaut.

Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête :

Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,

Et ne me tends plus de panneau ;

Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème :

Je vois de loin, j'atteins de même.

(2) Qui s'exposoit à être brûlé comme athée.

(3) Qu'un homme se trouve héritier par testament, s'il soupçonne que l'héritage pourroit l'obliger à payer aux créanciers du défunt plus qu'il ne lui a laissé par son testament, il n'accepte l'héritage que par bénéfice d'inventaire ; et, dans ce cas, il n'est tenu de payer des dettes du défunt que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés. Ainsi, un homme qui croit en Dieu sans être fort assuré de son existence, se réserve la liberté de n'y point croire du tout. Un tel homme, dit La Fontaine, croit en Dieu, pour user de ce mot, par bénéfice d'inventaire : expression hardie, qui n'est ni fort juste ni fort claire, si je ne me trompe.

XX. *L'Avare qui a perdu son trésor.*

L'USAGE seulement fait la possession.

Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur
somme,

Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre
homme.

Diogène¹ là-bas est aussi riche qu'eux ;

Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux.

L'homme au trésor caché, qu'Esopé nous pro-
pose,

Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit,

Pour jouir de son bien, une seconde vie ;

Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.

Il avoit dans la terre une somme enfouïe,

Son coeur avec, n'ayant autre déduit²

Que d'y ruminer jour et nuit,

(1) Philosophe fort pauvre, mais pauvre volontaire.

(2) Pas de plus grand plaisir. Déduit, qui signifie plaisir, divertissement, est vieux. Quoiqu'usité encore, il l'est pourtant si peu, que je ne crois pas qu'il soit inutile de l'expliquer ici en faveur de plusieurs étrangers qui se plaisent à lire les fables de La Fontaine.

Et rendre sa chevance³ à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il man-
geât,

On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne
songeât

A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours, qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.

Un passant lui demande à quel sujet ses cris ? —
C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant cette
pierre. —

Eh ! sommes-nous en tems de guerre
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas
mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?

Vous auriez pu sans peine y puiser à toute
heure. —

A toute heure ! bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?

Je n'y touchois jamais. — Dites-moi donc de
grace,

(3) Son bien, son trésor. Chevance, qui signifioit autre-
fois le bien d'une personne, est présentement un vieux mot.

Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

XXI. *L'OEil du Maître.*

UN cerf s'étant sauvé dans une étable à boeufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.

Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.

Les boeufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisoit tous les jours :

L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,

Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grace aux boeufs, attend dans cette
étable

Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve, pour sortir, un moment favorable.
L'un des boeufs ruminant lui dit : Cela va bien :

Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa
revue ;

Je crains fort pour toi sa venue :
Jusques-là , pauvre cerf , ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre , et vient faire sa ronde.

Qu'est-ceci ? dit-il à son monde ,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
Cette litière est vieille , allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers ?
En regardant à tout , il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu ? chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.
On l'emporte , on la sale , on en fait maint repas ,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre ¹ sur ce sujet dit fort élégamment :

Il n'est , pour voir , que l'oeil du maître.
Quant à moi , j'y mettrois encor l'oeil de l'amant.

(1) Phèdre , excellent auteur de fables , qu'il a écrites en vers latins , d'un style fort semblable à celui de Térence.

XXII. *L'Alouette et ses Petits, avec le
Maître d'un champ.*

N E t'attends qu'à toi seul : c'est un nouveau
proverbe.

Voici comme Esope le mit.

En crédit. ¹

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le tems
Que tout aime, et que tout pullule dans le
monde,

Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs,
Une pourtant de ces dernières
Avoit laissé passer la moitié d'un printems
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,

(1) Par la fable suivante, qui nous a été conservée en latin par Aulu-Gelle, liv. ij, ch. 29. On n'a qu'à comparer la manière de conter d'Aulu-Gelle, assez élégante, avec celle de la Fontaine, pour être convaincu que La Fontaine a trouvé l'art d'embellir ses originaux, qu'il leur prête des graces si naturelles, qu'en les imitant il devient original lui-même, et un original qui, selon toutes les apparences, restera long-tems inimitable.

A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée²
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra,
dit-elle,
Ecoutez-bien: selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du
jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence: Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,

(2) On trouve nitée dans l'édition in quarto de 1668; et ce qui prouve qu'en effet La Fontaine a employé nitée, qui est en usage dans quelques provinces, c'est qu'il a laissé ce mot dans l'édition de 1678, qu'il a eu soin d'accompagner d'un bon errata.

Rien ne nous presse encor de changer de re-
traite:

Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écou-
ter.

Cependant soyez gais: voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces blés ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mère! c'est à cette heure...

Non, mes enfans, dormez en paix:

Ne bougeons de notre demeure.

L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que
nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre fa-
mille

Nous prenions dès demain chacun une faucille;
C'est-là notre plus court: et nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.

Dès-lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes en-
fans !

Et les petits, en même tems ,
Voletans, se culbutans,
Délogèrent tous sans trompette.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Bûcheron et Mercure.

A M. L E C. D. B.

VOTRE goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux ;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut
plaire.

Un auteur gâte tout quand il veut trop bien
faire.

Non qu'il faille bannir certains traits délicats :

(1) Ornemens inutiles et affectés. Horace, qui les nomme des ornemens ambitieux, nous dit expressément qu'un esprit juste et éclairé les retranchera sans façon de tout écrit soumis à sa critique ; „ambitiosa recidet ornamenta. „De Arte poeticâ, etc. v. 447. La Fontaine a bien profité du conseil d'Horace ; ce qu'on ne peut dire que d'un très-petit nombre d'écrivains, tant anciens que modernes.

Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque
chose.

Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.

Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au boeuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissans,
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quel-
que rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il sagit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,

C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre;
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.²
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de fleurs toute baignée:
O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écrioit-il: Jupiter, rends-la moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connoîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit; Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première:
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois.
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois:
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussi-tôt dispersée:
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor:

(2) Avoir, vieux mot, qui signifioit *bien, richesses*,
et que La Fontaine emploie ici dans le même sens.

A chacun d'eux il en montre une d'or.
 Chacun eût cru passer pour une bête
 De ne pas dire aussi-tôt: La voilà!
 Mercure, au lieu de donner celle-là,
 Leur en décharge un grand coup sur la tête.
 Ne point mentir, être content du sien,
 C'est le plus sûr: cependant on s'occupe
 A dire faux pour attraper du bien.
 Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

II. *Le Pot de terre et le Pot de fer.*

LE pot de fer proposa
 Au pot de terre un voyage.
 Celui-ci s'en excusa,
 Disant qu'il feroit que sage ¹

(1) C'est-à-dire qu'il ferait fort sagement. *Il feroit que sage* est une expression un peu surannée, mais qui se trouve communément dans nos vieux auteurs, sans en excepter Amyot lui-même, l'écrivain le plus correct et le plus poli de son tems, qui l'a employé dans sa traduction de Plutarque. „Tu fais que sage, Géminius, dit-il dans la „vie de Marc Antoine, ch. 12, de confesser la vérité avant „qu'on te donne la géhenne pour te la faire dire.“ La Fontaine, touché de la naïveté de cette expression, s'est fait un plaisir d'en orner son style. Mais un correcteur d'imprimerie, fort éloigné d'en sentir la naïveté, la trouvant barbare parce qu'il ne l'entendait pas, a cru faire merveille de mettre à la place. *Qu'il seroit plus sage*, et

De garder le coin du feu ;
Car il lui falloit si peu,
Si peu , que la moindre chose
De son débris seroit cause :
Il n'en reviendroît morceau.
Pour vous , dit-il , dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace , d'aventure ,
Entre deux je passerai ,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant , comme ils peuvent ,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.

cette prétendue correction a été reçue dans toutes les éditions des Fables de la Fontaine qui ont paru depuis en France , en Hollande , etc. quoique dans l'édition de Paris de 1678 , corrigée par La Fontaine lui-même , il y eût , *Qu'il feroit que sage* , comme dans toutes les éditions précédentes ; ce qui auroit dû tenir en respect cet imprudent correcteur , ou du moins empêcher les éditeurs qui sont venus après lui , de marcher aveuglément sur ses traces.

Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait
cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

III. *Le petit Poisson et le Pêcheur.*

PETIT poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son
butin ;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
Quelque gros partisan m'achetera bien cher.

Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat: quel plat! croyez-moi,
rien qui vaille.

Rien qui vaille! eh bien! soit, repartit le pêcheur:

Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; et vous aurez beau
dire,

Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens¹ vaut, ce dit-on, mieux que deux
Tu l'auras.

L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

(1) prends cela, je te le donne.

IV. *Les Oreilles du Lièvre.*

UN animal cornu blessa de quelques coups

Le lion, qui, plein de courroux,

Pour ne plus tomber en la peine,

Bannit des lieux de son domaine

Toute bête portant des cornes à son front.

Chèvres, béliers, taureaux, aussi-tôt délogè-
rent;

Daims et cerfs de climat changèrent:

Chacun à s'en aller fut prompt.

Un lièvre apercevant l'ombre de ses oreilles,
 Craignit que quelque inquisiteur ¹
 N'allât interpréter à cornes leur longueur,
 Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
 Adieu, voisin grillon, dit-il, je pars d'ici:
 Mes oreilles enfin seroient cornes aussi;
 Et quand je les aurois plus courtes qu'une au-
 truche,
 Je craindrois même encor. Le grillon repar-
 tit:

Cornes cela! Vous me prenez pour cruche!
 Ce sont oreilles que Dieu fit.
 On les fera passer pour cornes,
 Dit l'animal craintif, et cornes de licornes. ²
 J'aurai beau protester: mon dire et mes raisons
 Iront aux petites-maisons. ³

(1) Délateur, qui fait le métier de noircir, de décrier les actions les plus innocentes.

(2) Animal qui n'a qu'une corne très-sensible au bas du front.

(3) Lieu où l'on renferme les fous à Paris.

V. *Le Renard ayant la queue coupée.*

UN vieux renard, mais des plus fins,
 Grand croqueur de poulets, grand preneur de
 lapins,

Sentant son renard d'une lieue,¹

Fut enfin au piège attrapé.

Par grand hasard en étant échappé,

Non pas franc, car pour gage il y laissa sa
queue;

S'étant, dis-je, sauvé, sans queue et tout
honteux,

Pour avoir des pareils (comme il étoit habile),

Un jour que les renards tenoient conseil entre
eux:

Que faisons-nous, dit il, de ce poids inutile,

Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?

Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la
coupe:

Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.

Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la
troupe:

Mais tournez-vous, de grace; et l'on vous
répondra.

A ces mots il se fit une telle huée,

Que le pauvre écourté ne put être entendu.

Prétendre ôter la queue eût été tems perdu:

La mode en fut continuée.

(1) Connue pour le plus rusé de ce quartier-là.

VI. *La Vieille et les deux Servantes.*

IL étoit une vieille ayant deux chambrières:

Elles filoient si bien, que les soeurs filandières¹

(1) Les trois Parques, occupées à filer la vie des hommes.

Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Thétis ² chassoit Phébus ³ aux crins
dorés,

Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez :

Point de cesse, point de relâche.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable coq à point nommé chantoit :
Aussi-tôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,
Allumoit une lampe, et couroit droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvroit un oeil, l'autre étendoit un
bras ;

Et toutes deux, très-mal contentes,
Disoient entre leurs dents : Maudit coq ! tu
mourras !

Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée :
Le réveille-matin ⁴ eut la gorge coupée.

(2) Déesse de la mer, et la mer même, d'où les poètes supposent que le soleil, qu'ils nomment Phébus, se lève tous les matins, après s'y être allé coucher tous les soirs.

(3) C'est-à-dire dès que le soleil se levoit.

(4) Comme le coq chante régulièrement au point du jour, La Fontaine s'est avisé fort à propos de lui donner le nom

Ce meurtre n'amenda nullement leur marché:
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encore plus avant:
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Carybde en Scylla. ⁵

de réveille-matin, nom propre de cette espèce de montres, qui, faites pour carillonner à telle heure qu'on veut, servent à réveiller ceux qui les montent pour être éveillés précisément à cette heure-là.

(5) Deux écueils dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, dont l'un, funeste aux vaisseaux qui s'approchoient de trop près des côtes d'Italie, se nommoit Scylla; et l'autre, gouffre horrible en Sicile, vis-à-vis de Scylla, se nommoit Carybde. Il arrivoit souvent qu'on donnoit contre l'un de ces écueils en voulant éviter l'autre; ce qui a fondé le proverbe; Tomber de Carybde en Scylla.

VII. *Le Satyre et le Passant.*

Au fond d'un autre sauvage
Un satyre et ses enfans
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
 Lui, sa femme, et maint petit:
 Ils n'avoient tapis ni housse,
 Mais tous fort bon appétit.
 Pour se sauver de la pluie,
 Entre un passant morfondu.
 Au brouet on le convie:
 Il n'étoit pas attendu.
 Son hôte n'eut pas la peine
 De le semondre ¹ deux fois.
 D'abord avec son haleine
 Il se réchauffe les doigts:
 Puis sur le mets qu'on lui donne,
 Délicat, il souffle aussi,
 Le satyre s'en étonne:
 Notre hôte! à quoi bon ceci?
 L'un refroidit mon potage,
 L'autre réchauffe ma main.
 Vous pouvez, dit le sauvage,
 Reprendre votre chemin:
 Ne plaise aux dieux que je couche
 Avec vous sous même toit!
 Arrière ceux dont la bouche
 Souffle le chaud et le froid! ²

(1) Vieux mot, qui signifie inviter, convier.

(2) Qui disent d'une même personne, d'un même fait, le blanc et le noir, le pour et le contre, louant et blâmant indifféremment toutes choses, dans des vues intéressées, sans aucun respect pour la vérité.

VIII. *Le Cheval et le Loup.*

U N certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyr ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avoit mis au verd.

Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc!
Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serois hoc;¹
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'Hippocrate;
Qu'il connoît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si don coursier vouloit
Ne point céler sa maladie,
Lui loup gratis le guériroit:
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié,
Témoignoit quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,

(1) Tu serois à moi, par allusion à une sorte de jeu de cartes qu'on nomme le *Hoc*, où l'on dit *hoc* en jetant sur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent.

Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son
tems,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort
triste ;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'herboriste, ²
Et ne fus jamais que boucher.

(2) Qui s'applique à la connoissance des plantes.

IX. *Le Laboureur et ses Enfants.*

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens :

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit: mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout;
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'ôût:
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par-tout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

X. *La Montagne qui accouche.*

UNE montagne en mal d'enfant
Jetoit une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris:
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit: Je chanterai la guerre

Que firent les Titans au maître du Tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il
souvent ?

Du vent.

XI. *La Fortune et le jeune Enfant.*

SUR le bord d'un puits très-profond,
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes :
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie :
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde,
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :

Nous la faisons de tous écots ;
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures :
On pense en être quitte en accusant son sort ;
Bref, la fortune a toujours tort.

(1) Écot est la part que chacun doit payer pour un repas commun. Faisons-nous une sottise, nous en mettons la meilleure partie sur le compte de la fortune. Nous lui faisons payer largement son écot pour le mauvais succès d'une affaire, auquel succès elle n'a contribué en aucune manière.

XII. *Les Médecins.*

LE médecin Tant-pis¹ alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.²
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit: Il est mort; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

(1) (2) Médecins d'un caractère opposé, dont l'un faisoit toujours des pronostics funestes, et l'autre des pronostics heureux.

XIII. *La Poule aux oeufs d'or.*

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondoit tous les jours un oeuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor:
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les oeufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers tems, combien en a-t-on
vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches!

XIV. *L'Ane portant des Reliques.*

UN baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adoroit:
Dans ce penser il se quarroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit:
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,

A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

XV. *Le Cerf et la Vigne.*

U N cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyoient leurs
chiens en faute. ¹

Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice: ingratitude extrême!

On l'entend; on retourne, on le fait déloger:
Il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment:
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.

La meute en fait curée: ² il lui fut inutile

De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

(1) Qu'ils avoient perdu la piste de la bête qu'ils chas-
soient.

(2) Les chiens mangent la portion que les chasseurs
leur en donnent, et qu'on nomme curée.

XVI. *Le Serpent et la Lime.*

ON conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'étoit pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.

Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :

Pauvre ignorant ! eh ! que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi,

Petit serpent à tête folle :

Plutôt que d'emporter de moi

Seulement le quart d'une obole,

Tu te romprois toutes les dents.

Je ne crains que celles du tems.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à
mordre :

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs
outrages

Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

XVII. *Le Lièvre et la Perdrix.*

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Esope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tran-
quille ;

Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.

Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur
extrême

Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :

Tu te vantois d'être si vite !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle
rit,

Son tour vient, on la trouve. Elle croit que
ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité:
Mais la pauvrette avoit compté;
Sans l'autour aux serres cruelles.

XVIII. *L'Aigle et le Hibou.*

L'AIGLE et le chat-huant leurs querelles ces-
sèrent,

Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.

L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens? dit l'oiseau de
Minerve.

Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste
oiseau:

Je crains en ce cas pour leur peau:

C'est hasard si je les conserve.

Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi: rois et dieux mettent, quoiqu'on
leur dise,

Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les
montrez;

Je n'y toucherai de ma vie.

(1) Au même rang, sans faire la moindre distinction.

Le hibou repartit: Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs com-
pagnons:

Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier: retenez-la si bien

Que chez moi la maudite parque

N'entre point par votre moyen.

Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture.

De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,

Notre aigle aperçut, d'aventure,

Dans les coins d'une roche dure,

Ou dans les trous d'une mesure,

(Je ne sais pas lequel des deux,)

De petits monstres fort hideux,

Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.

Ces enfans ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami:

Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi:

Ses repas ne sont point repas à la légère.

Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds

De ses chers nourrissons, hélas! pour toute

chose.

Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés

De punir le brigand qui de son deuil est cause.

Quelqu'un lui dit alors: N'en accuse que toi,

Ou plutôt la commune loi,

Qui veut qu'on trouve son semblable

Beau, bien fait, et sur tous aimable.

Tu fis de tes enfans à l'aigle ce portrait:

En avoient-ils le moindre trait?

XIX. *Le Lion s'en allant en guerre.*

LE lion dans sa tête avoit une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux,
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours s'apprêter pour les assauts ;
Le renard ménager de secrètes pratiques ;
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont
lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.
L'âne effraîra les gens, nous servant de trom-
pette ;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.
Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talens.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

XX. *L'Ours et ses deux Compagnons.*

DEUX compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce
qu'ils dirent.

C'étoit le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devoit faire fortune ;
Elle garantirait des froids les plus cuisans,
On en pourroit fourrer plutôt deux robes
qu'une.

Dindenaut¹ prisoit moins ses moutons, qu'eux
leur ours :

Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux
jours,

Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux
au trot.

Voilà mes gens frappés comme d'un coup de
foudre.

Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :

(1) Marchand de moutons, nommé Dindenaut, sévèrement puni pour avoir insulté Panurge, et mis à trop haut prix sa marchandise, comme Rabelais le raconte plaisamment à sa manière. Voyez Pantagruel, liv. IX, ch. 6, 7 et 8.

D'intérêts ² contre l'ours, on n'en dit pas un mot.

L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;

L'autre plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tint sont vent,
Ayant quelque par ouï dire

Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce
panneau :

Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.

C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il
sent.

A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,

Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille

Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.

Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?

Car il t'approchoit de bien près,

(2) Quant à la peine et à la dépense qu'avoit coûtées
cette expédition contre l'ours, on ne lui en dit pas un mot
pour en obtenir le dédommagement.

Te tournant avec sa serre. —

Il m'a dit qu'il ne faut jamais

Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par
terre.

XXI. *L'Ane vêtu de la peau du Lion.*

DE la peau du lion l'âne s'étant vêtu,

Etoit craint par-tout à la ronde ;

Et, bien qu'animal sans vertu,

Il faisoit trembler tout le monde.

Un petit bout d'oreille échappé par malheur

Découvrit la fourbe et l'erreur.

Martin¹ fit alors son office.

Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice

S'étonnoient de voir que Martin

Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France

Par qui cet apologue est rendu familier.

Un équipage cavalier

Fait les trois quarts de leur vaillance.

(1) Valet de meunier, armé d'un gros bâton.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre et le Lion.

LES fables ne sont pas ce qu'elles semblent
être;

Le plus simple animal nous y tient lieu de
maître.

Une morale nue apporte de l'ennui:

Le conte fait passer le précepte avec lui.

En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire;

Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

C'est par cette raison qu'égayant leur esprit

Nombre de gens fameux en ce genre ont
écrit.

Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue;

On ne voit point chez eux de parole perdue.

Phèdre étoit si succinct, qu'aucuns l'en ont
blâmé.

Esope en moins de mots s'est encore exprimé.

Mais sur tous certain Grec¹ renchérit, et se
pique

(1) Gabrias.

D'une élégance laconique ; ²

Il renferme toujours son conte en quatre vers ;

Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.

Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.

L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en
sa fable,

J'ai suivi leur projet quant à l'événement,

Y cousant en chemin quelque trait seulement.

Voici comme, à-peu-près, Esope la raconte.

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mé-
compte,

Voulut à toute force attraper le larron.

Il s'en va près d'un autre, et tend à l'environ

Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette
engeance,

Avant que partir de ces lieux,

Si tu fais, disoit-il, ô monarque des dieux,

Que le drôle à ces lacs se prenne en ma pré-
sence,

Et que je goûte ce plaisir,

Parmi vingt veaux je veux choisir

Le plus gras, et t'en faire offrande !

A ces mots sort de l'ancre un lion grand et fort :

Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :

Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il de-
mande !

Pour trouver le larron qui détruit mon trou-
peau,

(2) Très-succincte, comme celle des Lacédémoniens.

Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau;
Je te promets un boeuf si tu fais qu'il s'écarte!

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur:
Passons à son imitateur.

II. *Le Lion et le Chasseur.*

UN fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un lion,
Vit un berger: Enseigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit: C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussi-tôt d'esquiver:
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver!

La vraie épreuve de courage

N'est que dans le danger que l'on touche du
doigt:

Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de
langage,

S'enfuit aussi-tôt qu'il le voit.

III. *Phébus et Borée.*¹

BORÉE et le Soleil virent un voyageur

Qui s'étoit muni par bonheur

Contre le mauvais tems. On entroit dans
l'automne,

Quand la précaution aux voyageurs est bonne:

Il pleut; le soleil luit; et l'écharpe d'Iris

Rend ceux qui sortent avertis

Qu'en ces mois² le manteau leur est fort né-
cessaire:

Les Latins les nommoient douteux,³ pour
cette affaire.

Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu:

Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien
forte.

(1) Le soleil et le vent du nord, qui est en général très-violent.

(2) A cause de la pluie qui forme actuellement l'arc-en-ciel, à la faveur des rayons du soleil.

(3) Incertains. „Incertainis si mensibus amnis abundans
„exit.“ Virg. Georg. lib. I, v. 115, 116.

Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidens; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je
veux,

Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:
Vous plaît-il de l'avoir? Eh bien! gageons
nous deux,

Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez: je vous laisse obscurcir mes ra-
yons.

Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son pas-
sage

Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint
bateau:

Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le Vent perdit son tems;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme.
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,

Le Soleil dissipe la nue,
Récrée, et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller:
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
Plus fait douceur que violence.

IV. *Jupiter et le Métayer.*

JUPITER eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentè-
rent,
Firent des offres, écoutèrent:
Ce ne fut pas sans bien tourner;
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant¹ et rude; et l'autre un autre si.

(1) Héritage frayant, qu'on ne peut mettre en valeur sans faire de grosses dépenses. Les fermiers et les paysans de Champagne, et des environs de Château-Thierry, où est né La Fontaine, se servent fort communément des mots *frayant* et *frayer*. La vigne, disent-ils, et certaines terres labourables frayent beaucoup; c'est-à-dire que la culture de la vigne et de certains champs exige des soins et des frais considérables. C'est ce que j'ai appris d'une demoiselle champenoise, d'un esprit très juste et très-délicat, qui sait observer et retenir exactement ce qui mérite d'être observé. Le mot de *frayer* est présentement inconnu à la langue française dans ce sens-là; et c'est pour-

Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus
sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau tems,
de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussi-tôt qu'il auroit bâillé.
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait
en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient pas plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux :
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? il recourt au monarque des dieux ;
Il confesse son imprudence.

tant de *frayer* qu'est venu *défrayer*, terme fort connu, fort usité, et dont le sens conserve un rapport très-sensible avec celui de *frayer* que lui donnent les paysans de Champagne.

Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la providence
Sait ce qu'il nous faut, mieux que nous.

V. Le Cochet, le Chat et le Souriceau.

U N sauriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avois franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, benin et gracieux ;
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.

Or c'étoit un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,

Que moi, qui grace aux dieux de courage me
pique,

En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon coeur.

Sans lui j'aurais fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux:

Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble con-
tenance,

Un modeste regard, et pourtant l'oeil luisant.

Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats: car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.

Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'é-
clat

L'autre m'a fait prendre la fuite.

Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.

L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa
cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

VI. *Le Renard, le Singe et les Animaux.*

LES animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée:
Dans une chartre¹ un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit:
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir, la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu: chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi: Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.

(1) Le mot de *chartre* signifie proprement une prison, et nos vieux romanciers l'emploient souvent en ce sens-là. Il se prend ici pour un lieu propre à mettre quelque chose en sûreté.

Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance:
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piège : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance:
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis ; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

VII. *Le Mulet se vantant de sa généalogie.*

LE mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin:
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

VIII. *Le Vieillard et l'Ane.*

U N vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant;
Il y lâche sa bête : et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le
large.
Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître:
Je vous le dis en bon françois.

IX. *Le Cerf se voyant dans l'eau.*

D A N S le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine

Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le
faîte ;

Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier¹ le fait partir.
Il tâche à se garantir ;
Dans les forêts il s'emporte :
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons
l'utile :

Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
Il estime un bois qui lui nuit.

(1) Gros chien, bon pour la chasse.

X. Le Lièvre et la Tortue.

R I E N ne sert de courir : il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez
point

Si-tôt que moi ce but. Si-tôt ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait ; et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire ;

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être
atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux ca-
lendes, ¹

(1) S'en éloigne si bien, que les chiens ne peuvent le rattraper, et se trouvent par là dans le cas où est un créancier que ses débiteurs renvoient aux calendes grecques, terme de paiement tout-à-fait chimérique, parce qu'il n'y a point de jour dans l'année que les Grecs aient nommé calendes. „Quand serez-vous hors de debte ? demanda „Pantagruel. Es calendes grecques, répondit Panurge, „lorsque tout le monde sera content, etc.“ Pantagruel,

Et leur fait arpenter les landes.²
Ayant, dis-je, du tems de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue:
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Ils'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la
carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il
fit
Furent vains: la tortue arriva la première.
Hé bien! lui cria-t-elle, avois-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que seroit-ce
Si vous portiez une maison?

liv III, chap. 3. La Fontaine, supposant son lecteur déjà instruit sur ce point de littérature fort trivial, et qu'on doit avoir appris au collège, s'est contenté de dire que le lièvre renvoie les chiens aux calendes.

(2) Terres stériles, incultes, fort propres pour la chasse.

XI. *L'Ane et ses Maîtres.*

L'ANE d'un jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.

Et pourquoi? pour porter des herbes au marché!

Belle nécessité d'interrompre mon somme!

Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de
somme

Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.

J'ai regret, disoit-il, à mon premier seigneur:
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit
rien:

Mais ici point d'aubaine; ou, si j'en ai quel-
qu'une,

C'est de coups. Il obtint changement de for-
tune;

Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.

(1) Nul profit casuel, nulle bonne aventure.

Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,

Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourroient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avoit raison. Tous gens sont ainsi
faits :

Notre condition jamais ne nous contente ;

La pire est toujours la présente.

Nous fatiguons le ciel à force de placets.

Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

XII. *Le Soleil et les Grenouilles.*

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyoit son souci dans les pots.

Esope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'alégresse.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.

Aussi-tôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.

Que ferons-nous s'il lui vient des enfans ?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine

Se peut souffrir ; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitans.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas
mal.

XIII. *Le Villageois et le Serpent.*

ESOPPE conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart-d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;
Et, sans considérer quel sera de l'oyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussi-tôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un
saut

Contre son bienfaiteur, son sauveur et son
père.

Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !
Tu mourras ! A ces mots, plein d'un juste
courroux,

Il vous prend sa cognée, il vous tranche la
bête,

Il fait trois serpens de deux coups,

Un tronçon, la queue, et la tête.

L'insecte, sautillant, cherche à se réunir ;

Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :

Mais envers qui ? c'est là le point.

Quant aux ingrats, il n'en est point.

Qui ne meure enfin misérable.

XIV. *Le Lion malade et le Renard.*

D E par le roi des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter ;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,

Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un deux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

XV. *L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.*

LES injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les
autres.
Un manant au miroir prenoit des oisillons.
La fantôme brillant attire une alouette :
Aussi-tôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette

Sur celle qui chantoit, quoique près du tom-
beau.

Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maligne.¹

Pendant qu'à la plumèr l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé:
Oiseleur, laisse moi, dit il en son langage,
Je ne t'ai jamais fait de mal.

L'oiseleur repartit: Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?

(1) Quoique le mot *d'ongle* soit masculin, La Fontaine le fait ici féminin, selon l'usage de quelques provinces, où l'on ne lui donne point d'autre genre.

XVI. *Le Cheval et l'Ane.*

EN ce monde il se faut l'un l'autre secourir:
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnoit un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu;
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile:
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.

Le cheval refusa , fit une pétarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

XVII. *Le Chien qui lâche sa proie pour
l'ombre.*

CHACUN se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous , qu'on n'en sait pas,
La plupart du tems , le nombre.
Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.
Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée
La quitta pour l'image , et pensa se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII. *Le Charretier embourbé.*

LE Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme
Étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,

Près d'un certain canton de la basse-Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.

On sait assez que le Destin
Adresse là les gens, quand il veut qu'on en-
rage.

Dieu nous préserve du voyage!

Pour venir au chartier embourbé dans ces
lieux,

Le voilà qui déteste et jure de son mieux,

Pestant en sa fureur extrême,

Tantôt contre les trous, puis contre ses che-
vaux,

Contre son char, contre lui-même.

Il invoque à la fin le dieu dont les travaux

Sont si célèbres dans le monde:

Hercule, lui dit-il, aide-moi: si ton dos

A porté la machine ronde,

Ton bras peut me tirer d'ici.

Sa prière étant faite, il entend dans la nue

Une voix qui lui parle ainsi:

Hercule veut qu'on se remue;

Puis il aide les gens. Regarde d'où provient

L'achoppement qui te retient;

Ote d'autour de chaque roue

Ce malheureux mortier, cette maudite boue

Qui jusqu'à lessieu les enduit;

Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te
nuît;

Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui,
dit l'homme.

Or bien je vais t'aider, dit la voix: prends
ton fouet.

Je l'ai pris... Qu'est ceci! mon char mar-
che à souhait!

Hercule en soit loué! Lors la voix: Tu vois
comme

Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

XIX. *Le Charlatan.*

LE monde n'a jamais manqué de charla-
tans:

Cette science, de tout tems,
Fut en professeurs très fertile.

Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron;¹
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,

(1) Affronte la mort, faisant sur lui-même des épreuves très-périlleuses en apparence, pour justifier aux yeux des spectateurs la bonté de son antidote.

Qu'il rendroit disert un badaud,
 Un manant, un rustre, un lourdaud;
 Oui, messieurs, un lourdaud, un animal,
 un âne:

Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
 Je le rendrai maître passé,
 Et veux qu'il porte la soutane.²

Le prince sut la chose: il manda le rhéteur.
 J'ai, dit-il, en mon écurie
 Un fort beau roussin d'Arcadie;³
 J'en voudrois faire un orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord no-
 tre homme.

On lui donna certaine somme.
 Il devoit au bout de dix ans
 Mettre son âne sur les bancs:⁴

Sinon il consentoit d'être en place publi-
 que
 Guindé la hart au col, étranglé court et
 net,

(2) Robe longue, que portent les bacheliers en licence.

(3) Comme l'Arcadie nourrit peu de chevaux, mais grand nombre d'ânes, on s'est avisé d'appeler l'âne un roussin d'Arcadie, par pure plaisanterie. Car du reste, le roussin est proprement et en bon français, un cheval entier, un peu épais, entre deux tailles, comme on peut voir dans le dictionnaire de l'Académie française.

(4) Des écoles publiques.

Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la po-
tence

Il vouloit l'aller voir; et que, pour un pen-
du,

Il auroit bonne grace et beaucoup de pres-
tance:

Sur-tout qu'il se souvînt de faire à l'assis-
tance

Un discours où son art fût au long étendu;

Un discours pathétique, et dont le formu-
laire

Servît à certains Cicérons,

Vulgairement nommés larrons.

L'autre reprit: Avant l'affaire,

Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie

De compter sur dix ans de vie.

Soyons bien buvans, bien mangeans;

Nous devons à la mort de trois l'un en dix
ans.

XX, *La Discorde.*

LA déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une
pomme, ¹

On la fit déloger des cieux.

Chez l'animal qu'on appelle homme

On la reçut à bras ouverts,

Elle et Que-si-que-non, ² son frère,

Avecque Tien-et-mien, son père.

Elle nous fit l'honneur en ce bas univers

De préférer notre hémisphère

A celui des mortels ³ qui nous sont oppo-
sés,

Gens grossiers, peu civilisés,

Et qui, se mariant sans prêtre et sans no-
taire,

De la Discorde n'ont que faire.

(1) La pomme d'or prétendue par Junon, Pallas et Vénus, et qui fut donnée à la dernière par Pâris.

(2) *Que si, que non*, termes que répètent incessamment ceux qui sont en dispute, l'un pour affirmer ce que l'autre nie. „ Les uns disent *que si*, et les autres *que non*.“ (Scarron, Poés.)

(3) Nous les nommons nos antipodes; et nous sommes leurs antipodes à leur égard, étant opposés à eux, comme ils le sont à nous.

Pour la faire trouver aux lieux où le be-
soin

Demandoit qu'elle fût présente,

La Renommée avoit le soin

De l'avertir ; et l'autre , diligente ,

Couroit vite aux débats , et prévenoit la
Paix ;

Faisoit d'une étincelle un feu long à s'é-
teindre.

La Renommée enfin commença de se plain-
dre

Que l'on ne lui trouvoit jamais

De demeure fixe et certaine ;

Bien souvent l'on perdoit , à la chercher ,
sa peine :

Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,

Un séjour d'où l'on pût en toutes les fa-
milles

L'envoyer à jour arrêté.

Comme il n'étoit alors aucun couvent de
filles,

On y trouva difficulté.

L'auberge enfin de l'hyménée

Lui fut pour maison assignée.

XXI. *La jeune Veuve.*

LA perte d'un époux ne va point sans sou-
pirs :

On fait beaucoup de bruit ; et puis on se con-
sole.

Sur les ailes du tems la tristesse s'envole ;

Le tems ramène les plaisirs.

Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée

La différence est grande ; on ne croiroit
jamais

Que ce fût la même personne :

L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille
attraits.

Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'aban-
donne,

C'est toujours même note et pareil entre-
tien.

On dit qu'on est inconsolable :

On le dit ; mais il n'en est rien,

Comme on verra par cette fable,

Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté

Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa
femme

Lui crioit: Attends-moi, je te suis; et mon
ame,

Aussi bien que la tienne, est prête à s'en-
voler.

La mari fait seul le voyage.

La belle avoit un père, homme prudent et
sage:

Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler:

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes:
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos char-
mes?

Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux
morts.

Je ne dis pas que tout-à-l'heure

Une condition meilleure

Change en des noces ces transports:

Mais après certain tems souffrez qu'on vous
propose

Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout
autre chose

Que le défunt. Ah! dit-elle aussi-tôt,

Un cloître est l'époux qu'il me faut.

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe:

L'autre mois, on l'emploie à changer tous
les jours

Quelque chose à l'habit, au linge, à la
coiffure;

Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours
Revient au colombier; ¹ les jeux, les ris, la
danse.

Ont aussi leur tour à la fin:

On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence. ²

Le père ne craint plus ce défunt tant
chéri.

(1) Les amours rentrent en foule dans le coeur de la veuve, leur véritable domaine, leur séjour naturel et ordinaire; ce que La Fontaine a pris plaisir d'appeler *Revenir au colombier*; expression proverbiale, qui a été introduite dans la langue par allusion à ce que font les pigeons, qui, transportés bien loin de chez eux, reviennent toujours au colombier où ils ont reçu leur première nourriture.

(2) Dans les plaisirs dont la jeunesse aime à faire son unique amusement. Par la fontaine de Jouvence (fiction romanesque), on entend une eau qui a la propriété de rajeunir ceux qui en boivent.

*Grand dommage est que ceci soit sornettes:
Filles connois qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de Jouvence vtiendrait
Bien à propos.*

Plaisante conclusion d'un ancien rondeau qu'on peut voir à la fin du chap. 14 des Caractères de ce siècle.

Mais comme il ne parloit de rien à notre
belle:

Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle.

É P I L O G U E. ¹

BORNONS ici cette carrière;
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va tems que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets:
Il faut contenter son envie.

Retournons à Psyché. ² Damon, vous m'ex-
hortez

A peindre ses malheurs et ses félicités:

(1) Conclusion.

(2) Ici La Fontaine veut parler d'un petit ouvrage en prose et en vers, où il a raconté très-agréablement les aventures de Psyché, mais qu'il n'avoit pas encore achevé quand il dit, *Retournons à Psyché*. Quoique le fond de cet ouvrage soit tiré d'Apulée, auteur latin, La Fontaine a trouvé le secret de l'enrichir de plusieurs beaux tableaux de son invention, qui, selon l'opinion

J'y consens ; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.

Heureux, si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera !

la plus générale, mettent l'ouvrage français au-dessous
de l'original latin.

FIN DU SIXIÈME LIVRE ET DE LA PREMIÈRE
PARTIE.



La Fontaine, Jean <<de>>,

Fables In 3 Theilen ; Mit einer Erklärung der schwerern Wörter und
Redensarten zur Erleichterung des Uebersetzens ins Deutsche für den
Schulgebrauch
Bd.: [1]

Leipzig (1811)

Augsburg, Staats- und Stadtbibliothek -- LA 2742
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11257646-7